POINT DE VUE

# IMAGES DU MONDE

EXCLUSIF

## BÉATRICE DE BOURBON-SICILES nous dévoile son Naples secret

SPÉCIAL
***ART & PATRIMOINE***



**EXPOSITIONS, ENCHÈRES RECORDS…**
Marie-Antoinette, la revanche d'une mal-aimée

***ENTRETIEN AVEC STÉPHANE BERN***

## « MON SEUL PARTI, C'EST LE PATRIMOINE »

**SAVOIR-FAIRE**
Le sac préféré de la reine Camilla est français !

*POINT DE VUE / IMAGES DU MONDE N° 92 SEPTEMBRE / OCTOBRE / NOVEMBRE 2026 FRANCE MÉTROPOLITAINE 6,90 €*
BEL 7,90 € - CH 10 CHF - CAN 11,99 $ - CAD D 8,90 € - IT-ESP-GR-PORT-CONT 7,90 € - TOM 1070 XPF
L 15408 - 92 - F: 6,90 € - RD

cartier.fr

Cartier

POINT DE VUE

# ICONIQUE MARIE-ANTOINETTE

Renaud Thomazo retrace le destin de cette jeune archiduchesse autrichienne arrivée à moins de 15 ans à la cour de France et mariée au futur roi Louis XVI pour consolider une alliance diplomatique. Il dévoile notamment son véritable rôle dans l'affaire du collier et le déclenchement de la Révolution et montre la part de mythe dans l'image qui a été conservée d'elle. Richement illustré, clair et passionnant, cet ouvrage vous invite à pénétrer dans le monde fascinant de la dernière grande reine de France, dont le destin singulier la voue à l'admiration comme à l'opprobre.







Format : 15,5 x 21,6 cm - 192 pages

Scannez ce QR CODE pour commander dès aujourd'hui

**Bon de commande** à retourner **accompagné de votre règlement** à l'adresse suivante :
BOUTIQUE POINT DE VUE – 45, avenue du Général-Leclerc 60643 CHANTILLY CEDEX

## MA COMMANDE

| NOM DE L'ARTICLE | RÉFÉRENCE | PRIX UNITAIRE | QUANTITÉ | PRIX TOTAL |
|---|---|---|---|---|
| *Iconique Marie-Antoinette* | MLO | 19,99 € | ..... | ..... € |
| | | | Frais d'expédition | 7 € |
| | | | TOTAL À PAYER | ..... € |

## JE CHOISIS MON MODE DE PAIEMENT

**Je règle par :**

❑ **Chèque** à l'ordre de *Point de Vue*

❑ **Carte bancaire**

N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire fin |_|_| |_|_|

## JE REMPLIS MES COORDONNÉES

☐ Mme ☐ Mlle ☐ M.

Nom

Prénom

Adresse

Code Postal

Ville

**Merci d'indiquer votre e-mail pour la gestion de votre commande :**

E-mail

@

J'accepte de recevoir les offres de *Point de Vue*

☐ OUI
☐ NON

**Date et signature obligatoires :**

SHL/MAT26

**Offre valable uniquement en France métropolitaine et dans la limite des stocks disponibles jusqu'au 30/11/2026.** Conformément à l'article L221-18 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception de votre commande. Pour faire jouer ce droit, vous pouvez télécharger le formulaire sur notre site https://www.pointdevue.fr/faq et nous l'envoyer à : *Point de Vue* - Service Abonnements - 45, avenue du Général-Leclerc 60643 Chantilly Cedex. Les informations requises sont nécessaires à *Point de Vue* pour la mise en place et la gestion de votre commande. Elles pourront être cédées à des partenaires commerciaux pour une finalité de prospection commerciale sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, de limitation, d'opposition et de suppression des données que vous avez transmises en adressant un courrier à *Point de Vue*.

ROYALEMENT VÔTRE ÉDITIONS – SAS AU CAPITAL DE 8 669 892,33 € – SIÈGE SOCIAL : 100, AVENUE DE SUFFREN 75015 PARIS – RCS 834 291 387

IDM
ÉDITO



*Bord des falaises à Pourville*, un tableau de Claude Monet peint vers 1882, sera proposé à la vente le 22 octobre prochain chez Christie's, à Paris.

# Collection n'est pas raison…

C'est souvent l'œuvre d'une vie, la passion dévorante d'une existence qui hante les jours et les nuits de ceux qui la pratiquent. Faire œuvre de collection, c'est vouer son énergie, son argent, son temps à une quête parfois ingrate, incertaine et incontrôlable, qui demande, comme l'analysait Balzac pour son *Cousin Pons*, « de la ruse, de la patience, une sagacité de sauvage ». Et pourtant, tous ceux qui ont connu le frisson d'une enchère remportée *in extremis*, ou d'une transaction fébrile menée dans l'arrière-boutique d'une galerie ou d'une foire, vous le diront : acheter un tableau qui viendra compléter les trésors patiemment réunis par un œil qui les a repérés, aimés et rassemblés procure un plaisir qui va bien au-delà de l'instinct de possession. Mieux, comme le souligne Louis Grandchamp des Raux, qui se séparera en octobre d'un ensemble de toiles fauves et impressionnistes dont il nous parle longuement dans ces pages : « Les œuvres d'art appartiennent à ceux qui les ont peintes, jamais vraiment à ceux qui les possèdent. » Reste que l'appartenance à une collection majeure, presque autant que l'identité de l'artiste, peut contribuer grandement à la cote d'un objet, tant la sélection par un esthète reconnu ou par un marchand célèbre devient avec le temps un critère de reconnaissance. Christie's le sait bien, qui vient d'annoncer la vente, en octobre prochain*, d'une grande partie des œuvres rassemblées en leur temps par Paul Durand-Ruel et dont se séparent aujourd'hui ses héritiers. Parmi elles, *Bord des falaises à Pourville* de Monet, issue d'une série exécutée par l'artiste sous l'impulsion de son marchand, est estimée entre 11 et 15 millions d'euros et pourrait battre les records auxquels le peintre, disparu il y a tout juste cent ans, a habitué le marché de l'art. Autre vedette de cette rentrée, Marie-Antoinette, sujet de plusieurs expositions après avoir enchanté le Victoria & Albert Museum l'an dernier, et qui elle aussi affole les marteaux des ventes internationales dès lors qu'un objet ressurgit estampillé de son pedigree. Une forme de « revanche » pour celle qui suscita durant toute son existence des sentiments radicaux, de la détestation à l'adoration. Elle fut en tout cas une amoureuse des arts, mélomane et collectionneuse dont le goût façonna les contours d'une époque et qui continue, jusqu'à aujourd'hui, d'inspirer le cinéma, la mode et la décoration comme le montrent les pages que nous lui consacrons dans ce nouveau numéro d'*Images du Monde*. Bonne lecture !

**PAULINE SOMMELET**

*Le 22 octobre, à Christie's Paris.

© CHRISTIE'S IMAGES LIMITED 2026.

# NOUVEAU

# L'AGENCE

## POINT DE VUE







Lancements de marques, remises de prix, dîners de mécènes, ouvertures de lieux, événements institutionnels, opérations d'influence...

**UN SERVICE COMPLET POUR FAIRE RAYONNER VOTRE IMAGE**
et assurer une large couverture médiatique.

**UN KIT PHOTOS / VIDÉO & RÉCIT CLÉS EN MAIN**
**UNE DIFFUSION MULTISUPPORT *POINT DE VUE***
(magazine, site Internet, réseaux sociaux).

RENSEIGNEMENTS ET TARIFS
**agence@pointdevue.fr**

IDM

# SOMMAIRE


## Cinéma

**LA SECONDE GUERRE MONDIALE SUR GRAND ÉCRAN**
**8** Le grand débarquement

## Visite privée

**BÉATRICE DE BOURBON-SICILES**
**16** Naples à cœur ouvert

## Savoir-faire

***MON VOISIN TOTORO* À AUBUSSON**
**22** 800 nuances de vert

## Spécial *ART & PATRIMOINE*

## En couverture

**STÉPHANE BERN**
**28** Danse avec le patrimoine

## Marie-Antoinette

**DESTIN**
**32** La revanche d'une mal-aimée

**OBJETS CULTES**
**36** Si la reine m'était contée…

**AU CHÂTEAU DE FONTAINEBLEAU**
**38** Le temps des plaisirs

**TENDANCE**
**44** Star des enchères

## Joaillerie

**VAN CLEEF & ARPELS**
**48** Inspiration dynastique

**CARTIER**
**52** Au commencement était la pierre

## Saga

**LOUIS VUITTON**
**56** Marque de fabrique




Longtemps décriée, voire moquée, la Grande Motte – qui fête cette année ses 60 ans – connaît aujourd'hui un regain de popularité.


## Métiers d'art

**60 ACCESSOIRE**
Le « sherpa » de la reine

## Exposition

**64 GUSTAVE FAYET À LA FONDATION LOUIS VUITTON**
Un touche-à-tout de génie

## Histoire

**70 60 ANS DE LA GRANDE-MOTTE**
Une odyssée balnéaire

## Enchères

**76 LOUIS GRANDCHAMP DES RAUX**
La fin d'un chapitre

**82 MAISONS DE VENTES**
Des esthètes à l'honneur



IDM n°92. Réalisé par **Pauline Sommelet**. Direction artistique et mise en page : **Laurent Vassal**. Maquette : **Richard Garreau, Aurélie Lumia, Agnès de Queiroz**. Iconographie : **Marianne Baroso, Bérénice Beaufils, Gwenaël Guillard, Servane Labbé**. Secrétariat de rédaction : **Charlotte Baudry, Raphaëlle Bonduelle, Delphine Dias, Philippe Ragueneau**. Avec la collaboration de : **Frédéric Brun, Victoire Brunet, Emmanuel Cirodde, Hervé Dewintre, Arthur Frydman, Marie-Eudes Lauriot Prévost**. Publicité : **Florence de Riedmatten** (0159442931), **Marion Delemazure** (2909). Abonnements Suisse : Edigroup. www.edigroup.ch – 1 an – 4 n° : 36 CHF. Abonnements États-Unis et Canada : www.expressmag.com – 1 an – 4 n° : 54$. IDM, 100, avenue de Suffren, 75015 PARIS. Tél. : 0159 442900. Directrice de la rédaction : **Adélaïde de Clermont-Tonnerre**. Rédacteur en chef : **Raphaël Morata**. Société éditrice : **Royalement Vôtre Éditions**, SAS au capital de 8 669 892,33 euros. Siège social : 100, avenue de Suffren, 75015 PARIS. Présidente : **Adélaïde de Clermont-Tonnerre**. Secrétaire générale : **Sophie de Beaudéan**. Actionnaire : **Artemis**. Photogravure : **Keygraphic**. Imprimerie : **Maury**. Distribution : **MLP**. Dépôt légal : 08-2026. Commission paritaire : 0528 K 88307. N° ISSN 1950-9596. Hormis les autorisations et exceptions prévues par les lois, règlements et conventions internationales et sauf autorisation préalable et écrite, toute reproduction totale ou partielle de tout ou partie du présent numéro est formellement interdite et, constituant une contrefaçon, fera l'objet de poursuites judiciaires. Magazine imprimé sur du papier certifié PEFC. Origine du papier : Autriche pour les pages intérieures et la couverture. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : PTot = 0,015 kg/tonne de papier. Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. pefc-france.org



© **PHOTOS DE COUVERTURE** : BAPTISTE GIROUDON/PARIS MATCH/SCOOP, AKG-IMAGES / ERICH LESSING **PHOTO DE SOMMAIRE** : NICOLAS MILLET / LA GRANDE MOTTE

LA SECONDE GUERRE MONDIALE SUR GRAND ÉCRAN

# LE GRAND DÉBARQUEMENT



Documentaires, films d'animation ou de fiction porteurs de résonances plus ou moins contemporaines… Dès septembre, une demi-douzaine de projets sur cette période sont attendus, qui mettent en lumière des figures historiques (*Moulin*), des bienfaiteurs anonymes (*Les Héros du Louvre*) ou des salauds ordinaires (*Notre salut*). PAR **EMMANUEL CIRODDE**

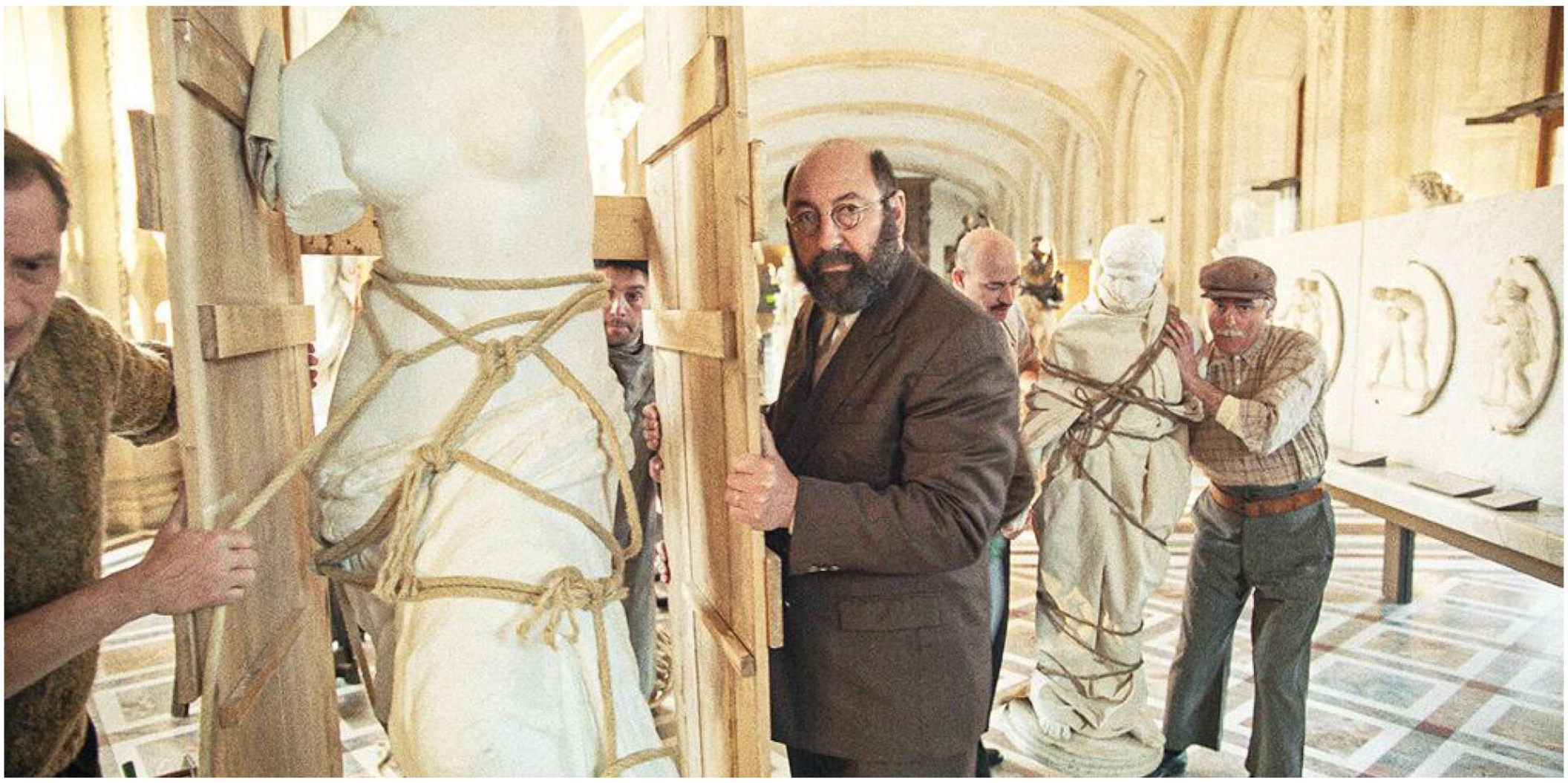
Héros restés dans l'ombre éparpillant les joyaux du Louvre dans toute la France pour les préserver des pillages nazis, gesticulations pathétiques d'un fonctionnaire zélé à Vichy, derniers jours de Jean Moulin face à son bourreau Klaus Barbie, évocation documentaire du camp de concentration du Struthof en Alsace ou de la figure de Jean Zay… À la rentrée, le cinéma ouvre tous ces fronts en même temps, dessinant, d'un bout à l'autre du spectre, une typologie des comportements humains en temps de guerre. Au printemps déjà, la tendance se profilait avec le saisissant *Les Rayons et les Ombres* de Xavier Giannoli, qui faisait le portrait de Jean Luchaire, militant pacifiste devenu collabo notoire incarné par Jean Dujardin. Le ton était donné avec cette fresque tragique se donnant le temps de fouiller la nuance. C'est ce même souffle qui habite l'autre grand morceau de cinéma sorti récemment, *La Bataille de Gaulle*. Antonin Baudry y brosse en deux volets le portrait du Général dans ses premières heures à Londres, alors qu'il n'est encore qu'un parfait inconnu, stupéfiant Churchill par son aplomb.

Deux figures en miroir, suivies aujourd'hui d'un cortège hétéroclite de personnages traversant la guerre, dont ceux du film d'Élie Chouraqui *Les Héros du Louvre*. « C'est inconscient bien sûr, estime le réalisateur, mais il est fou qu'autant de cinéastes aient eu envie de parler d'un moment où la France a été en détresse. Je ne crois pas que ce soit fortuit. Tous ces films portent des visions très différentes de la Seconde Guerre mondiale. On a le sentiment que quelque chose nous échappe et qu'il faut l'attraper. Cela signifie sans doute que l'on ressent le besoin de se raccrocher à des valeurs essentielles, de transmettre, de dire à nos enfants : regardez ce qu'est la guerre et regardez ce qu'on a fait. » Pour autant, Élie Chouraqui se défend de comparer notre monde à celui des années 1930. « Les époques ne se ressemblent pas, tempère-t-il. Les mouvements idéologiques qui émergent sont en même temps proches et différents. Mais oui, la lumière et les ténèbres n'en finissent pas de s'opposer. Avec d'un côté ceux qui veulent vivre, et de l'autre ceux qui optent pour la violence, la noirceur. Depuis toujours, j'ai choisi la lumière. Et heureusement, je ne suis pas le seul ! »



Ci-contre, le drame historique *Pressure* d'Anthony Maras, qui relate les jours précédant la bataille de Normandie.

© ALEX BAILEY / STUDIO CANAL



# *Les Héros du Louvre* **BEAUTÉS CACHÉES**

Une histoire aussi étonnante que véridique, puisque Élie Chouraqui y raconte les aventures de ses grands-parents à travers le couple formé à l'écran par Marie Gillain et **Kad Merad**. Ce dernier incarne Babi Maklouf Benhamou, gardien de nuit au Louvre qui, lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, participe au sauvetage des œuvres orchestré par Jacques Jaujard, le conservateur du musée. Emmenant toute sa famille blottie dans une camionnette entre les caisses regorgeant de trésors, il s'engage dans une autre *Grande vadrouille* sur les routes de la France occupée… Sans aucun doute le film le plus positif de cette sélection.

**D'Élie Chouraqui, sortie le 9 septembre.**

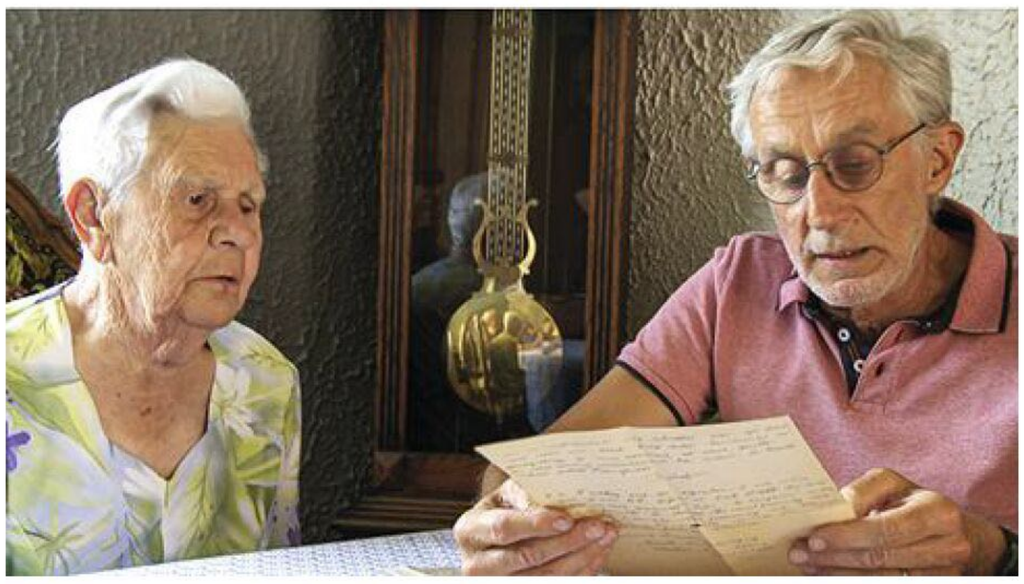




# *Pressure* **LE TEMPS DE L'ACTION**

Coïncidence, les ennemis jurés Sherlock Holmes et Moriarty de la fameuse série de la BBC, continuent de se livrer un duel à distance. Alors que Benedict Cumberbatch mettait fin à la guerre en inventant l'informatique dans *Imitation Game*, **Andrew Scott** en fait autant avec la météorologie moderne. Dans cette fresque historique, le météorologue en chef James Stagg convainc Eisenhower de retarder le Débarquement d'un jour en raison d'une tempête qui se profile en douce sur les côtes normandes. Face à Andrew Scott, **Brendan Fraser** incarne le général américain avec un souffle tout aussi tempétueux.

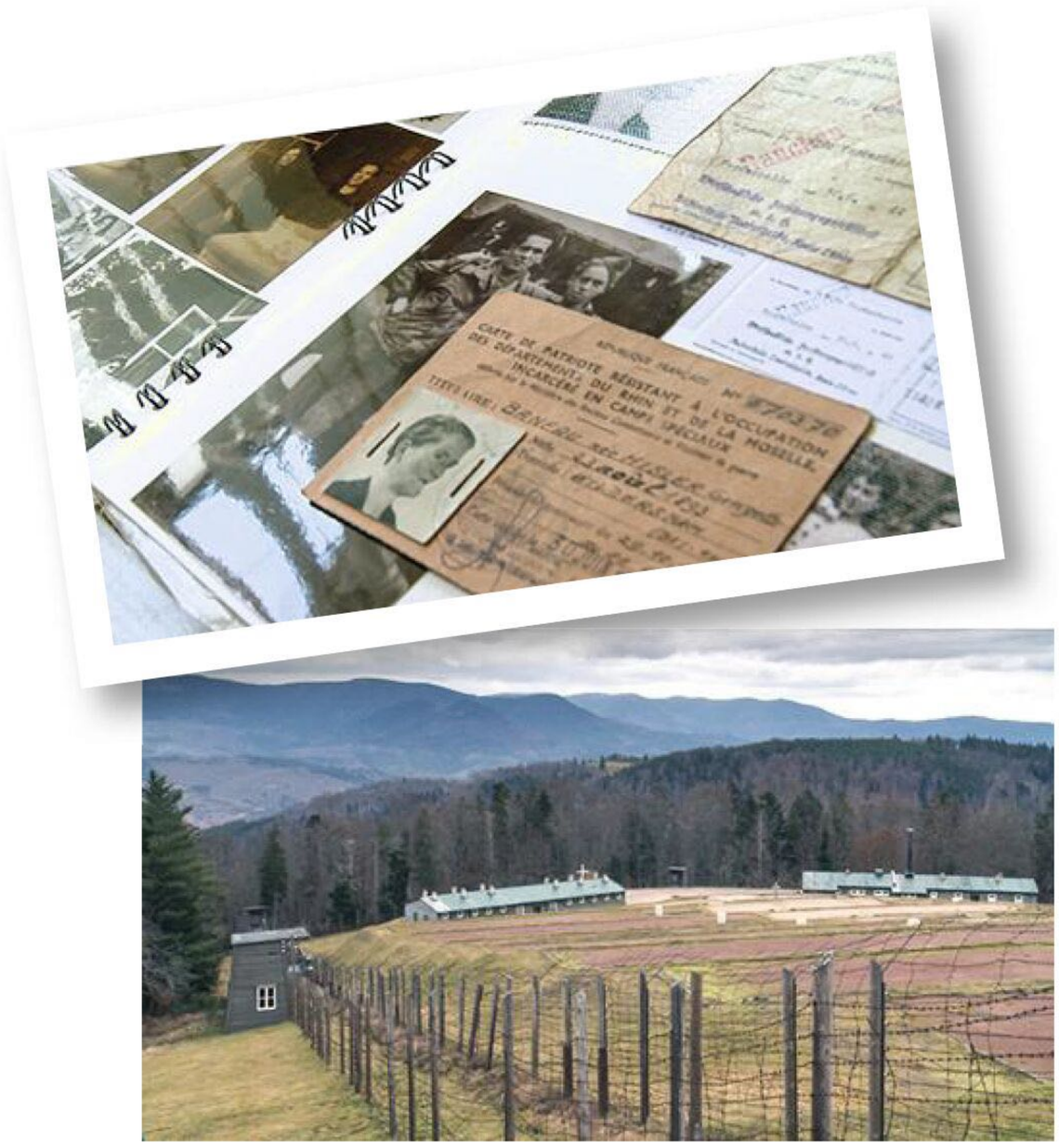
**D'Anthony Maras, sortie le 9 septembre.**



# *La Ligne bleue*
## MÉMOIRE DES VOSGES

Dans le camp de concentration du Struthof, établi en Alsace – le seul à avoir été implanté en France –, 50 000 détenus furent internés. Il ne reste aujourd'hui que quelques bâtiments sur les flancs du mont Louise, qui ravivent **le souvenir des habitants du village de Natzwiller dans la vallée de la Bruche.** La documentariste Marie Dumora a recueilli leur parole. « Dans chaque maison, dort une histoire », explique-t-elle dans le synopsis, point de départ d'un remarquable travail de reconstruction de la mémoire à travers la topographie de ces lieux hantés à jamais, où a été érigé depuis un mémorial dédié aux héros et martyrs de la déportation.

**De Marie Dumora, sortie le 16 septembre.**






# *Haute solitude, Jean Zay prisonnier politique*
## DU FRONT POPULAIRE À L'OCCUPATION

En une trop courte carrière, brisée par son assassinat en 1944 à l'âge de 39 ans, **Jean Zay** a multiplié les initiatives mémorables en tant que ministre du Front populaire : réformes salutaires de l'éducation nationale, création de musées dont celui d'art moderne mais aussi du Festival de Cannes ! Détenu pendant quatre ans pendant l'Occupation, il a laissé de saisissants *Écrits de prison* qui servent de matière première à Laurent Véray pour réaliser ce documentaire avec la voix d'Éric Caravaca. Une plongée dans l'âme toujours libre, malgré les années de captivité de cet immense humaniste.

**De Laurent Véray, sortie le 23 septembre.**

© ALEXANDRA FECHNER PRODUCTIONS – MUSÉE DU LOUVRE – STILL LEARNING/PARADIS FILMS, STÉPHANE BRANCHU / PARADIS FILMS, ALEX BAILEY / STUDIO CANAL, DULAC DISTRIBUTION (3), LES FILMS DE L'ATALANTE





© MICHIGAN FILMS ET KIDAM / CONDOR FILMS, 2025 PITCH IPOI PRODUCTIONS – STUDIO TF1 – TF1 FILMS PRODUCTION – UMEDIA

# *Notre Salut*
## ITINÉRAIRE D'UN SALAUD ORDINAIRE

Il y a quelque chose d'« arty » dans la manière qu'emploie Emmanuel Marre pour dépeindre les tristes sires du régime de Vichy. Avachis dans des canapés, filmés comme lors d'une fin de soirée en discothèque branchouille sur des sons électros d'un anachronisme troublant, ils surgissent de l'obscurité dans un halo blafard. Tels des monstres des profondeurs en costumes élimés, élaborant entre deux verres la meilleure manière de servir Pétain. Du marasme émerge Henri Marre, 49 ans, obsédé par l'efficacité des méthodes de l'ingénierie qu'il met au service de ses idéaux. Une figure pathétique à laquelle **Swann Arlaud** donne une consistance fascinante, et dont l'effondrement personnel préfigure celui du régime du Maréchal. Prix du scénario à Cannes cette année, le film offre une vue imprenable sur le monde grouillant des salauds ordinaires.

**D'Emmanuel Marre, sortie le 30 septembre.**

# *Moulin*
## LES DERNIÈRES HEURES

Ce sont deux très grands acteurs qui incarnent ce face-à-face tragique entre le héros de la France libre, Jean Moulin, fait prisonnier en juin 1943, et la personnification même de la barbarie, son bourreau Klaus Barbie. **Gilles Lellouche** et Lars Eidinger sont filmés par le cinéaste hongrois László Nemes à qui on doit déjà le glaçant *Fils de Saul*. « Jean Moulin est la figure de proue de l'identité humaniste française au XX^e^ siècle, observe-t-il. Il représente un vrai choc de civilisation entre l'humanisme et l'antihumanisme. C'est ce qui m'a immédiatement parlé. »

**De László Nemes, sortie le 28 octobre.**



# *La Violoniste*
## CORDES ET DISCORDES

La guerre vue de l'autre côté du globe. En enquêtant sur un musicien de légende, une journaliste espagnole met à jour une histoire d'amour oubliée et le destin de deux amis violonistes qui se sont rencontrés à Singapour dans les années 1930, **Kai et Fai, jetés dans la guerre qui ravage l'Asie du Sud-Est en 1941.** Tandis que le premier disparaît après avoir rejoint la résistance à l'occupation japonaise, le second part à sa recherche tout en poursuivant sa carrière de soliste. Cette merveille du cinéma d'animation a reçu cette année au festival d'Annecy, la récompense suprême, le Cristal du long-métrage.

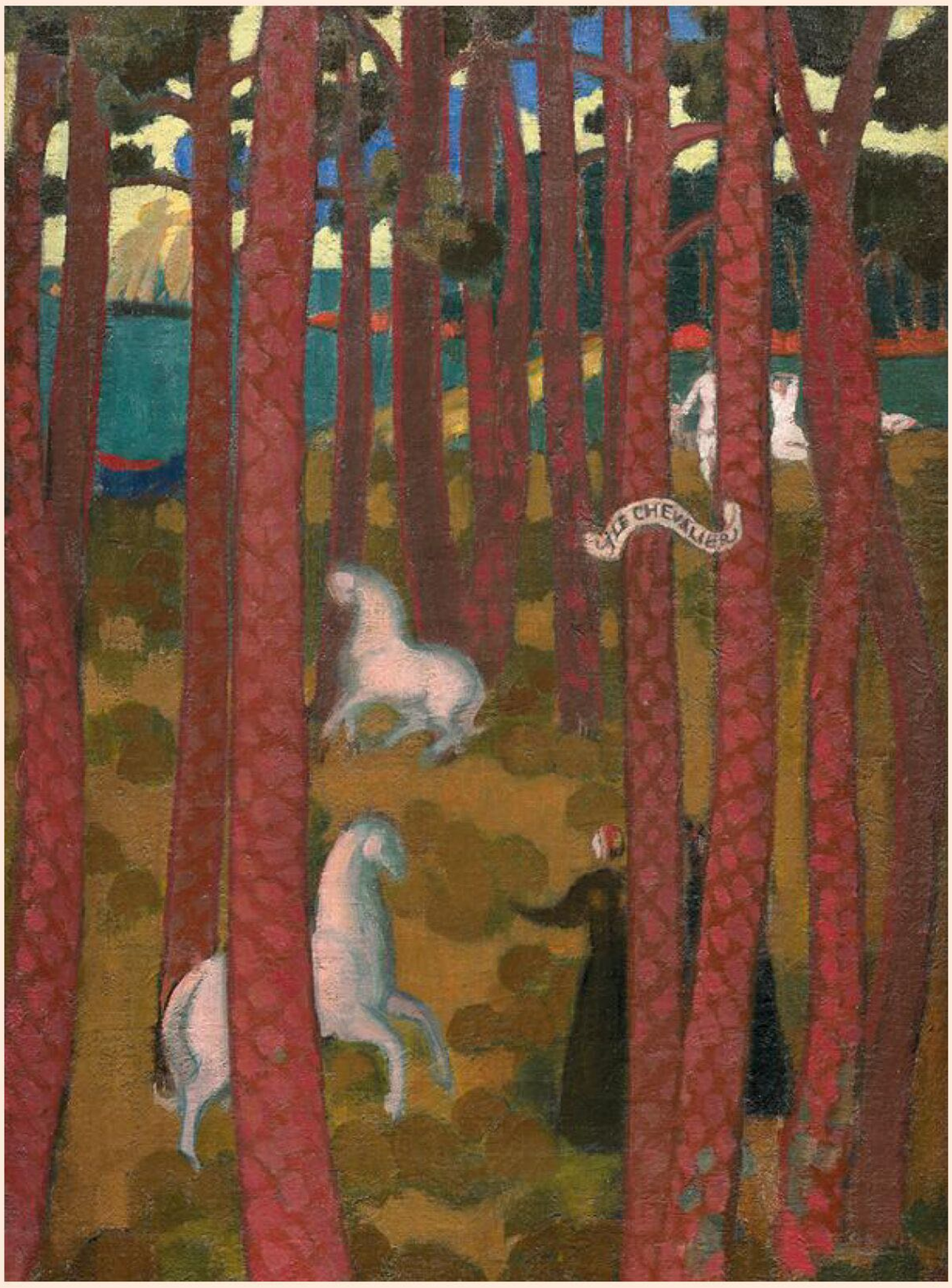
**D'Ervin Han et Raúl García, prochainement en salle.**

© NEW STORY DISTRIBUTION

ARTCURIAL

Maurice DENIS (1870-1943)
*L'Île Chevalier* - 1894
Huile sur toile
Signée du monogramme et datée en bas à droite «M/A/V/D 94»
57 cm × 36,5 cm

Estimation : 700 000 - 1 000 000 €




# COLLECTION LOUIS GRANDCHAMP DES RAUX

## *La Modernité en partage*

Découvrez le catalogue :

Vente aux enchères :
Samedi 24 octobre 2026 - 16h

Exposition publique :
Du 19 au 24 octobre 2026

7 rond-point
des Champs-Élysées Marcel Dassault
75008 Paris

Contact :
Elodie Landais
+33 (0)1 42 99 20 84
elandais@artcurial.com

artcurial.com

Agrément CVV du 25/10/2001 - Commissaire-priseur : Matthieu Fournier

VISITE PRIVÉE



## BÉATRICE DE BOURBON-SICILES

# NAPLES À CŒUR OUVERT

Avec le photographe Massimo Listri, elle signe un beau livre consacré à la cité de Campanie où régna son ancêtre Charles VII. Une promenade amoureuse au plus près des trésors du baroque napolitain mais aussi au fil des rues, des artisans, des monuments et des sites d'une beauté rare, dont *Point de Vue* vous propose une sélection en exclusivité et en avant-première.

PAR **PAULINE SOMMELET**

VISITE PRIVÉE







La Casina del Fusaro fut édifiée en 1782 sur le lac du même nom, une destination de pêche prisée des Bourbons, à la demande de Ferdinand IV. Emblématiques du cinéma italien des années 1960, Toto et Peppino De Filipo deviennent ici héros de street-art.

La princesse Béatrice de Bourbon-Siciles, photographiée ici au palais royal de Caserte, construit par son ancêtre le roi Charles de Bourbon, futur Charles III d'Espagne, dans le but de rivaliser avec Versailles.

La première fois qu'elle s'est rendue à Naples avec ses grands-parents, à l'âge de 8 ans, Béatrice de Bourbon-Siciles se souvient d'avoir ressenti « un trouble étrange mêlant attente et appréhension ». À la vue du Vésuve, cette silhouette tutélaire qui domine l'une des baies les plus célèbres du monde, elle croit reconnaître « un vieil oncle à la fois doux et inquiétant, prêt à m'accueillir dans ses bras de feu pour me protéger autant que pour m'éprouver ». Depuis, elle n'a cessé d'en arpenter les rues avec passion et, bien sûr, cette mémoire bourbonienne dont elle se veut « l'héritière consciente et respectueuse ». C'est sous le règne

*Suite page 21*

© MASSIMO LISTRI / EDITIONS FLAMMARION.

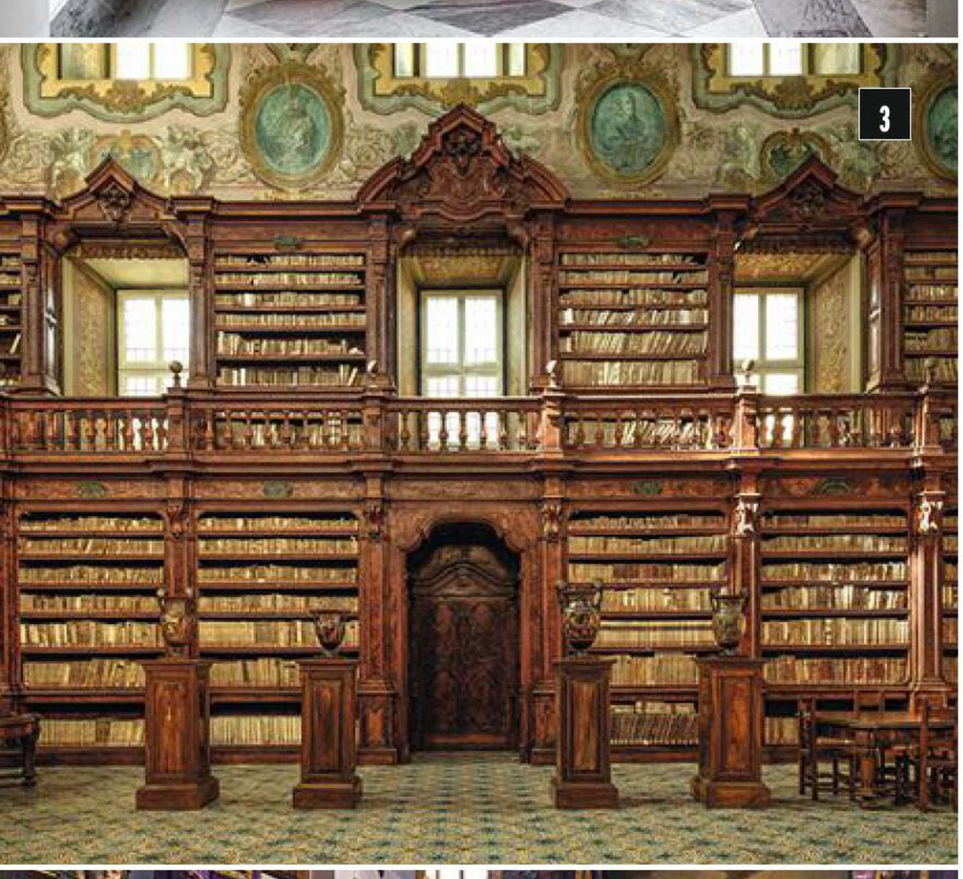

1


2

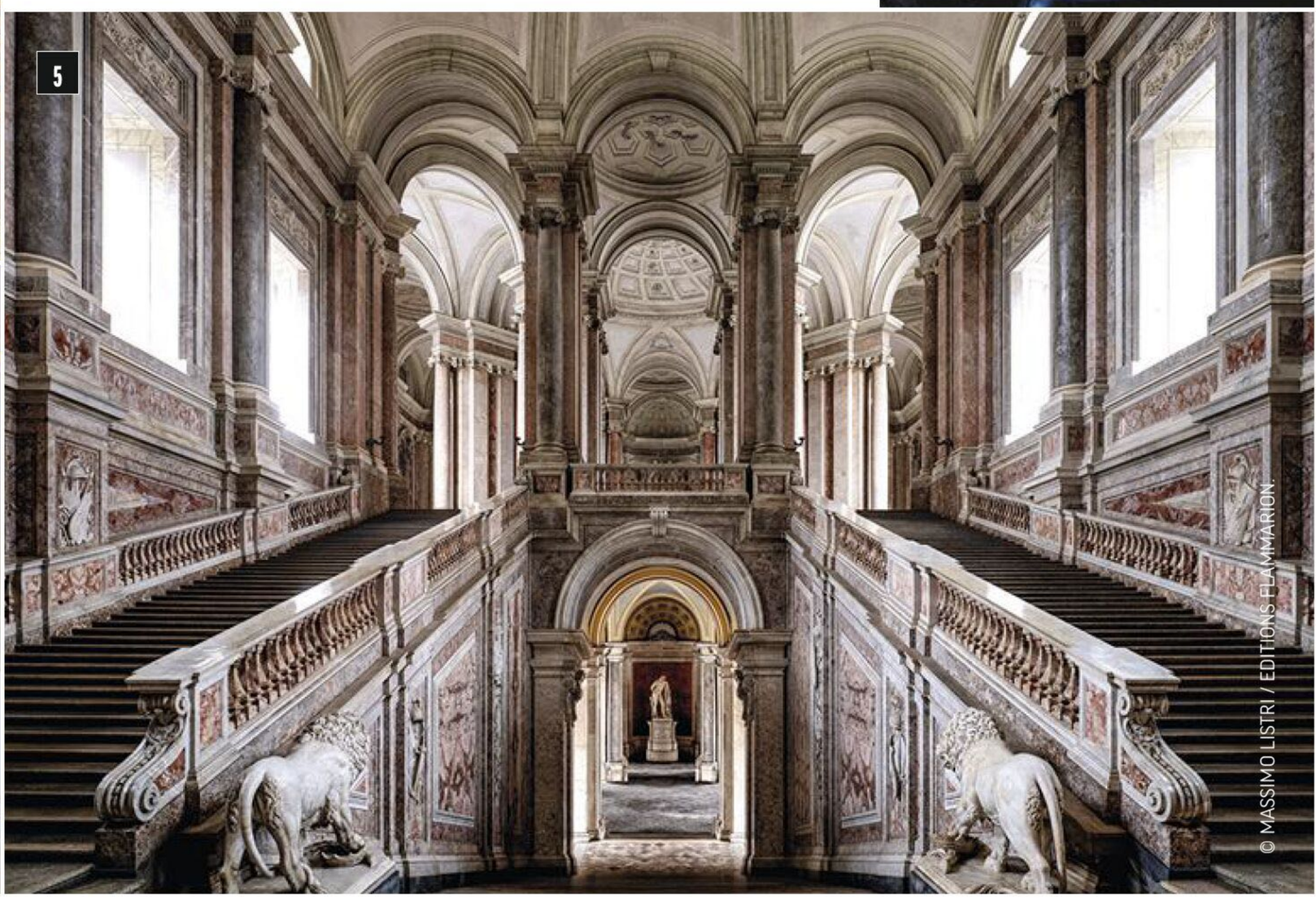
**1.** Je suis fière d'appartenir à la confrérie des Pellegrini, active depuis le XVII[e] siècle et qui vient toujours en aide à des familles en difficulté. **2.** Surplombé par la statue de l'Immaculée conception, le palazzo dell'Immaccolata servait autrefois de station de quarantaine pour le port de Naples. **3.** La bibliothèque des Girolamini, la plus ancienne de la ville, est l'égale des grandes universités. **4.** Chez Saverio Di Giaimo et Antonio Volpe, tout raconte, entre cabinet de curiosités et art décoratif, la passion des propriétaires pour le royaume de Naples. **5.** Je me rappelle ma première visite à Caserte, j'avais été extrêmement impressionnée par son escalier d'honneur et les deux lions presque aussi vrais que nature. **6.** Naples ne se raconte pas, elle se ressent, de ses étals de poissons à ses marchés en pleine rue. **7.** Le cloître du conservatoire San Pietro a Majella, véritable poumon musical de la ville. **8.** Le fabricant de cannes et de parapluies Mario Talarico, fournisseur officiel de la maison des Deux-Siciles, est aussi celui du roi Charles III. **9.** Dans les échoppes de souvenir se côtoient santons et figurines à l'effigie d'Élisabeth II… ou de Maradona !



6


3


4


5

© MASSIMO LISTRI / EDITIONS FLAMMARION.

VISITE PRIVÉE


7


Laboratorio Artigianale dal 1860
Mario Talarico
Ombrelli - Bastoni - Talzanti - Parasole
Fornitore Ufficiale Della Real Casa Di Borbone Delle Due Sicilie
8

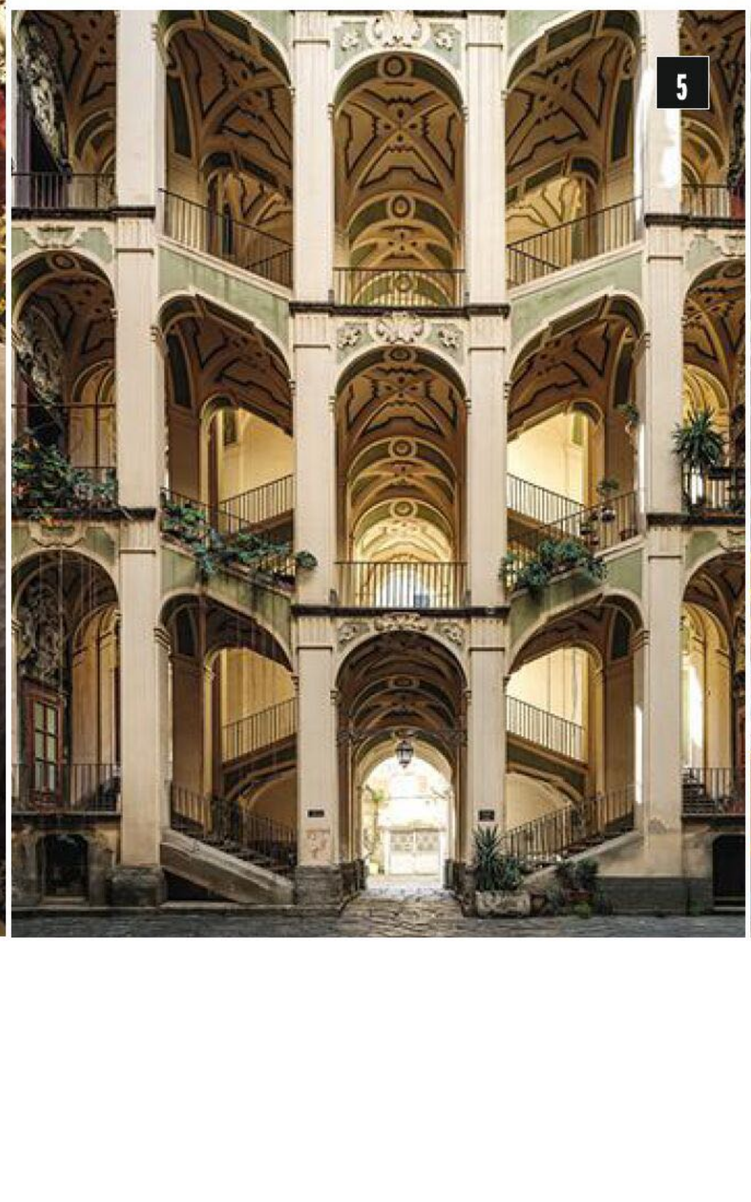

9

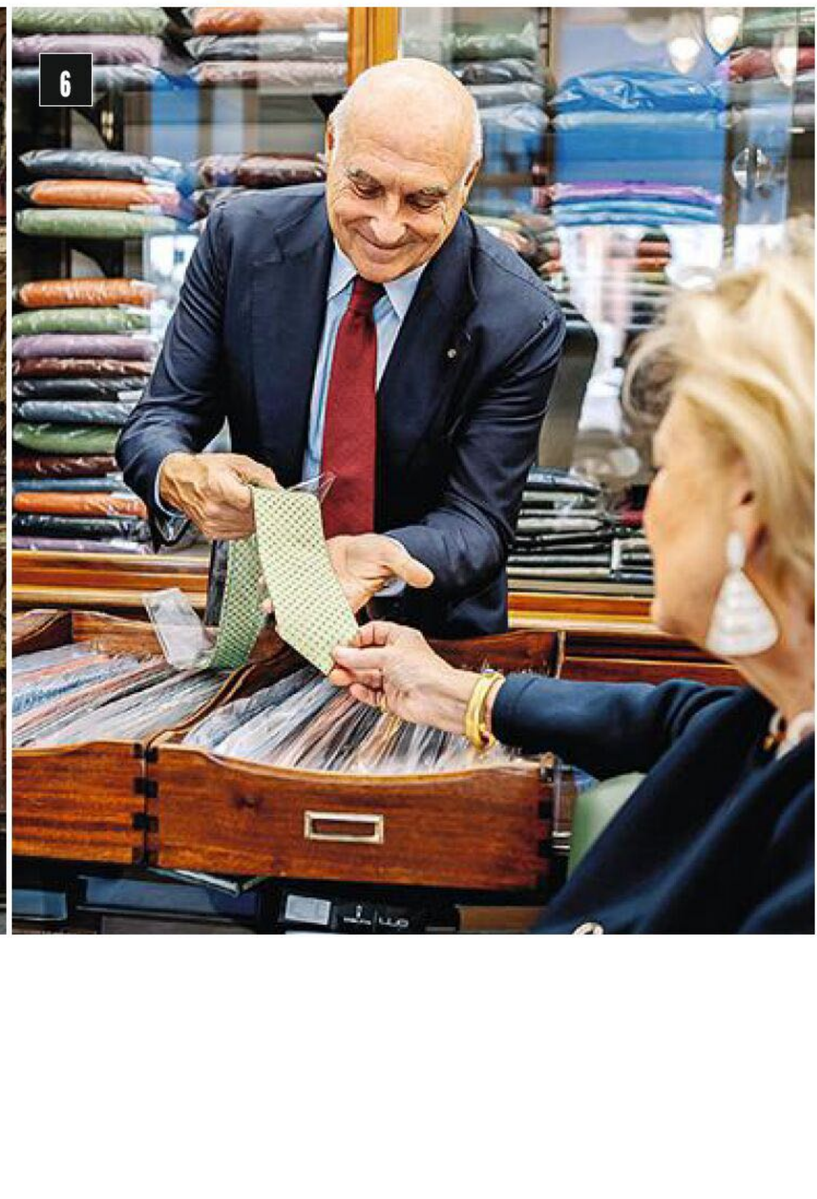

1


2


3


4


5


6

**1.** Naples, fille du feu ! « O vesuvio », le Vésuve, l'imposant géant au sommeil capricieux, endormi mais toujours susceptible d'embraser le ciel. **2.** Dressée sur la colline du Vomero, la villa Lucia est le plus beau témoignage de l'architecture néo-pompéienne du XIX^e^ siècle. **3.** Dans l'atelier du luthier Alessandro Zanesco se perpétuent les traditions héritées du XVIII^e^ siècle. La musique est une composante essentielle de l'âme napolitaine. **4.** Les ex-voto en forme de Sacré-Cœur d'une boutique de la via dell'Anticaglia, témoins de la vivacité de la dévotion populaire. **5.** Au palais dello Spagnolo, l'escalier dit « en ailes de faucon », typique du baroque napolitain et signé ici par l'un de ses maîtres, Ferdinando Sanfelice, en 1738. **6.** La boutique de Marinella fait rayonner depuis plus de cent ans l'excellence napolitaine par le savoir-faire de ses cravates en soie.



Attablée au Gran Caffé Gambrinus (également ci-dessous), la princesse aime prendre le temps de retrouver l'atmosphère Belle Époque de cette institution que fréquentèrent D'Annunzio, Oscar Wilde ou Hemingway.



de son ancêtre, Charles de Bourbon, le fils de Philippe IV d'Espagne et d'Élisabeth Farnèse devenu roi de Naples sous le nom de Charles VII, et de ses descendants, que la cité rayonne dans l'Europe des Lumières et acquiert ses plus grands joyaux architecturaux, à commencer par le domaine de Caserte et le palais de Capodimonte. Mais la ville que la princesse nous fait découvrir dans ces pages n'est pas seulement l'exceptionnelle capitale royale du XVIII[e] siècle, mais bien aussi ce théâtre baroque à ciel ouvert où se côtoient sans cesse, jusqu'à aujourd'hui, le merveilleux et le bizarre, le lumineux et le sombre, le faste aristocratique et les trésors de l'art populaire. Comme elle l'écrit si bien, « Naples ne se laisse jamais enfermer dans une généalogie, elle appartient à ceux qui la ressentent, à ceux qui la comprennent dans ses contrastes, dans sa grandeur et dans ses blessures ».

**À lire : *NAPLES, À L'OMBRE DES VOLCANS*, par S. A. R. la princesse Béatrice de Bourbon des Deux-Siciles, photographies de Massimo Listri, Flammarion, 352 p., 95 € (sortie le 30 septembre).**

© MASSIMO LISTRI (6) - IMMA DI LILLO (2) / EDITIONS FLAMMARION.

# *MON VOISIN TOTORO* À AUBUSSON
# 800 NUANCES DE VERT

Cinquième tapisserie appartenant à une tenture de six pièces réalisée en partenariat avec le studio Ghibli, *La Sieste de Mei* vient d'être révélée au grand public dans la cité creusoise. Une tombée de métier émouvante et spectaculaire, en présence de l'ambassadeur du Japon en France. PAR **PAULINE SOMMELET**



© 1988 HAYAO MIYAZAKI/STUDIO GHIBLI. RÉALISÉ PAR LES ATELIERS A2, A. KONOMI ET JUST LISSIÈRES © CITÉ INTERNATIONALE DE LA TAPISSERIE, ZOÉ FORGET.



Monumentale, la tapisserie dédiée au long-métrage d'animation *Mon voisin Totoro* a rejoint les autres œuvres consacrées au réalisateur japonais Miyazaki à la Cité internationale de la tapisserie d'Aubusson. Elle a nécessité la création de plus de 1 000 coloris dont environ 800 nuances de vert.



Arrivée en France en 2004, Aiko Konomi s'est installée dans la cité creusoise pour y pratiquer son art.
Elle fait partie des quatre lissières retenues pour participer à *La Sieste de Mei*.

Elle dort paisiblement, allongée sur le ventre de Totoro, cet énorme animal qui tient à la fois du chat, de l'ours et du panda et qui lui a offert le refuge de sa forêt pour veiller sur son sommeil. Contrairement au reste du décor de cette tapisserie géante – 7,36 mètres de long sur 4,3 de haut –, Mei, la petite héroïne du plus célèbre des films d'animation du réalisateur nippon Hayao Miyazaki, a été réalisée en fils de soie, alors que son environnement se déploie majoritairement en laine avec quelques incursions de bambou, de rayonne et de mohair. « Tout le défi d'un tel projet consiste à passer d'une image animée et lumineuse, puisqu'issue d'un film, à son double textile », précise Delphine Mangeret, la cartonnière chargée de la peinture intermédiaire qui a servi ensuite de modèle aux quatre « lissières » qui ont travaillé pendant 14 mois, 35 heures par semaine, à cette œuvre immense. Pour que la tapisserie reproduise dans son propre médium les jeux de couleurs et les nuances exactes – plus de 1 000 – de l'univers animé, l'expertise de Nadia Petkovic, chargée de teindre tous les fils utilisés avec les bains de couleurs qu'elle confectionne elle-même, « à l'œil et aux pigments », s'est avérée déterminante. « Pour obtenir la teinte de Totoro, nous avons dû nous y reprendre à plusieurs fois : il sortait toujours beaucoup trop rouge », se souvient-elle.

**« Tout le défi d'un tel projet consiste à passer d'une image animée et lumineuse, puisque issue d'un film, à son double textile ».**

Autant d'efforts et d'exigence n'auront pas été vains : en ce 17 juillet, l'heure toujours émouvante de la « tombée de métier » approche devant un hôte aussi enthousiaste que concerné : Son Excellence Hideo Suzuki, ambassadeur du Japon en France et grand adepte de notre patrimoine, a fait le déplacement jusqu'à la capitale de la tapisserie. Ciseaux à la main, le voici prêt à couper les fils de chaîne qui ont maintenu, plus d'une année durant, le gigantesque ouvrage au métier horizontal propre à la technique de basse lisse. Le temps de venir à bout des sept mètres de tapisserie et celle-ci, enroulée et toujours à l'envers, est transportée dans une autre salle afin de pouvoir être lentement déployée sous les applaudissements du public. « Que c'est beau, s'exclame simplement l'ambassadeur, visiblement

© ZOÉ FORGET (4), BENOIT MINELLI, © CITÉ INTERNATIONALE DE LA TAPISSERIE

SAVOIR-FAIRE





Après la réalisation d'un carton grandeur nature par Delphine Mangeret, les lissières entremêlent les fils de trame (en couleur) aux fils de chaîne, en travaillant sur l'envers de la tapisserie. Elles ne découvriront l'ensemble de leur travail que lors de la tombée de métier, réalisée le 17 juillet en présence de l'ambassadeur de France au Japon, Hideo Suzuki.



La cartonnière Delphine Mangeret immergée dans son œuvre, transition incontournable et référence constante pour naviguer entre l'original animé et sa transposition de laine.

ému. La tapisserie n'est pas là pour apprendre l'histoire, mais pour la contempler. Ce mariage entre la tradition d'Aubusson et l'art de l'animation japonaise contemporaine n'est pas si inattendu que cela. Autrefois, les tapisseries avaient pour but de réchauffer les intérieurs et de protéger du froid ; aujourd'hui, c'est un réconfort spirituel que cette vision nous procure. »

Au moins aussi bouleversée que lui, Aiko Konomi est l'une des quatre lissières retenues par la Cité internationale pour participer à ce projet. Japonaise, elle est arrivée à Aubusson pour apprendre un art qu'elle chérit depuis toujours, attirée par la renommée de la ville. « Je me souviens encore être allée voir *Mon voisin Totoro* au cinéma avec mes parents quand j'étais enfant, explique-t-elle. C'est merveilleux de voir une localité aussi petite maintenir vivant ce savoir-faire. Mais cela ne m'étonne pas : la tapisserie s'est toujours adaptée aux époques qu'elle a traversées. » La Cité internationale, qui fête ses 10 ans cette année, peut toutefois s'enorgueillir d'avoir sauvé *in extremis* un héritage qui était à deux doigts de s'éteindre. « Le centre de formation que nous avons créé reçoit désormais 80 candidatures par an pour huit places disponibles, se félicite Héloïse Gorse Fénelon. L'existence de la Cité a permis de revitaliser tous les corps de métier liés à la tapisserie car nous procédons, pour chaque projet, à des appels d'offres auprès des artisans installés en ville, qui viennent ensuite travailler à demeure. » Le partenariat avec le studio Ghibli est né d'une visite dans la Creuse de son cofondateur, Isao Takahata. En rentrant au Japon et peu avant de mourir, il évoque avec enthousiasme les réalisations d'Aubusson auprès de Miyazaki. « Une convention avec le studio a pu être signée en juillet 2019, poursuit le directeur de la Cité, Emmanuel Gérard, pour la création de six tapisseries. Trois d'entre elles ornent déjà les cimaises de la Cité, et celle extraite de *Princesse Mononoké*, qui a été présentée au pavillon français de l'exposition universelle d'Osaka, a pu y être admirée par plus de 4 millions de visiteurs. » Parmi les cycles contemporains commandés par l'institution, on trouve aussi une tenture de 14 pièces et deux tapis consacrés à l'univers de Tolkien, et un hommage à George Sand d'après un carton original de la peintre Françoise Pétrovitch. De quoi convaincre les commanditaires privés, qu'ils soient professionnels ou simples particuliers, du pouvoir décoratif infini de la tapisserie contemporaine.

**Cité Internationale de la tapisserie d'Aubusson.**
**cite-tapisserie.fr**

© QUI PLUS EST © CITÉ INTERNATIONALE DE LA TAPISSERIE

JANSSENS JANSSENS

PARIS - BRUXELLES

# LINGE DE MAISON D'EXCEPTION

## L'art du sur-mesure pour la demeure









3 rue d'Anjou - 75008 Paris | Tel. 01 42 65 03 27 | Mob. 06 45 10 38 39

creation@janssensparis.com | janssens_lingedemaison

STÉPHANE BERN

# DANSE AVEC LE PATRIMOINE

**Récemment élu à l'Académie des beaux-arts, cet infatigable défenseur des vieilles pierres déborde de projets pour mettre en valeur les monuments qui portent en eux la petite et la grande histoire de France.** PROPOS RECUEILLIS PAR **PAULINE SOMMELET**



Le journaliste et animateur, photographié ici dans le domaine de Versailles sur lequel il va présenter une émission spéciale en septembre sur France Télévisions.

© BAPTISTE GIROUDON/PARISMATCH/SCOOP






À titre privé, Stéphane Bern poursuit les travaux de restauration au sein du collège royal de Thiron-Gardais.

**Près d'une décennie après le lancement de la Mission Bern et du Loto du patrimoine, quel bilan tirez-vous de cette expérience ?**

Nous avons déjà annoncé les 18 sites régionaux sélectionnés pour la prochaine édition et nous communiquerons, le 31 août, les 100 lieux retenus au niveau départemental. Depuis neuf ans, nous avons récolté 365 millions d'euros et sauvé plus de mille édifices. Parmi les plus emblématiques, je citerais les maisons Pierre Loti, à Rochefort (Charente-Maritime) et de la tante Léonie de Marcel Proust, à Illiers-Combray (Eure-et-Loir), pour lesquelles la Mission a joué un rôle déterminant et qui sont plébiscitées par les visiteurs. Je pense aussi à l'abbaye de Sénanque, dans le Vaucluse : je ne parvenais pas à comprendre que cette abbaye de carte postale, entourée de champs de lavande, ne trouve pas les 400 000 euros nécessaires à la réfection de sa nef dans une région où les grandes fortunes comptent beaucoup de résidences secondaires. Enfin, j'aime parler de ces trois jeunes de Bar-le-Duc (Meuse) qui m'ont sollicité pour empêcher la destruction du théâtre de leur ville. Cet édifice de 1900, qui accueillait les permissions des soldats pendant la guerre, menaçait de devenir un parking. Ils l'ont sauvé grâce aux 500 000 euros octroyés par la Mission.

**« LA PASSION SINCÈRE DES FRANÇAIS POUR LES VIEILLES PIERRES EST UN MARQUEUR DE NOTRE PAYS. »**

**Quel rapport les Français entretiennent-ils avec le patrimoine ?**

C'est une passion sincère, un vrai marqueur de notre pays, même si d'autres nations en Europe, comme l'Angleterre par exemple, partagent cet intérêt. Cette passion se vit jusqu'à la colère : voyez les polémiques et les pétitions suscitées par le voyage à Londres de la tapisserie de Bayeux, ou encore le démontage des vitraux classés de Notre-Dame au profit de créations contemporaines. Cette sensibilité dépasse les clivages politiques. Le maire de Saint-Denis, Bally Bagayoko, que l'on pourrait penser moins attaché aux vieilles pierres, n'est pas indifférent au fait que sa ville abrite une nécropole royale. C'est aussi une question de bon sens : la France est la première destination touristique au monde. Est-ce que l'on a envie que ces visiteurs contemplent des ruines ?

**Comment expliquez-vous ce lien fort que les Français conservent avec l'histoire de leurs monuments ?**

Il s'explique par trois lanceurs d'alerte du XIXe siècle : Victor Hugo avec *Notre-Dame de Paris* et *Guerre aux démolisseurs*, Viollet-le Duc et Prosper Mérimée. Quand ils se mobilisent, ils ont entre 28 et 30 ans. Aujourd'hui,

© ARNAUD ROBIN / DIVERGENCE, GUISARDE/EMBLEMS (2), PHOTO12 / IMAGEBROKER/ALESSANDRA SARTI





Le journaliste inaugure le début des travaux de l'hôtel Vauban, à Belle-Île, qui va devenir un hôtel de luxe sous la houlette du groupe Accor (page de gauche et ci-dessus). À droite, l'abbaye de Sénanque, dont la nef a été restaurée grâce au Loto du patrimoine.

l'armée de l'ombre des bénévoles qui œuvrent chaque jour pour protéger et valoriser les sites leur doit beaucoup.

**Vous avez été nommé par le président Emmanuel Macron en 2017. Comment voyez-vous l'avenir de votre Mission alors que nous arrivons au terme de sa seconde mandature ?**

La mission qui m'a été confiée n'a pas de terme : il appartiendra au président ou à la présidente suivant(e) de me reconduire – ou non –, mais le partenariat entre la Française des jeux et la Fondation du patrimoine sera, lui, pérenne. J'agis à titre bénévole, et mon seul parti, c'est le patrimoine. Je dispose aussi désormais de ma propre fondation, je siège à la Commission nationale française pour l'Unesco ainsi qu'au World Monuments Fund. Quoi qu'il advienne, les moyens d'agir ne manquent pas.

**À titre privé, vous avez engagé la restauration du collège royal de Thiron-Gardais, en Eure-et-Loir, il y a plusieurs années. Où en êtes-vous aujourd'hui ?**

Je viens de racheter le pigeonnier de l'abbaye et la maison du prieur, qui sont en pleine restauration. À terme, je vise un retour aux plans du XVIII[e], avec l'ouverture d'un musée un peu plus développé et doté d'une boutique. Je suis heureux de participer à la réhabilitation de ce village. Même si les travaux sont contraignants et chers, avancer main dans la main avec les architectes des Bâtiments de France permet d'inscrire les choses dans la durée. À long terme, on obtient des résultats plus beaux et plus durables, avec une valorisation des biens.

***Danse avec les stars* l'hiver dernier, les fictions, bientôt *La Carte aux trésors*… Où trouvez-vous votre énergie ?**

Avec *La Carte aux trésors*, dont les premiers numéros seront diffusés en septembre, c'est un défi que j'ai essayé de relever, en y ajoutant ma touche personnelle. Vous me verrez descendre de l'hélicoptère pour aller à la rencontre des maires, des propriétaires… Le patrimoine, ce sont aussi, avant tout, des aventures humaines : j'ai posé récemment la première pierre, avec Stéphane Bazin, de la réhabilitation de l'hôtel Vauban, à Belle-Île (Morbihan), qui va devenir un hôtel 5 étoiles sous la houlette du groupe Accor. Le reste de mes activités, notamment les rôles de fiction, m'apparaît comme des vacances, car j'y sors de mon cadre habituel : cela me détend.

**Vous avez été élu récemment à l'Académie des beaux-arts. Que représente cette distinction pour vous ?**

C'est évidemment une fierté d'avoir été choisi par des gens que je respecte infiniment. Mon premier défi sera de rendre hommage à Hugues Gall, un homme que j'admire beaucoup et qui fut un grand défenseur du patrimoine, notamment avec Giverny (Eure). Je ne compte pas me reposer sur les lauriers brodés de mon futur habit vert, mais au contraire me saisir de mon épée pour continuer les combats que je porte. Car encore plus cruciale que la nécessité d'aider ceux qui se battent actuellement pour nos monuments chargés d'Histoire, est l'urgence à transmettre le flambeau aux générations futures.

Portrait de la dernière reine de France, dit *Marie-Antoinette à la rose*, peint en 1783 par Élisabeth Vigée Le Brun. Page de droite, Kirsten Dunst endosse son rôle sous la caméra de Sofia Coppola dans le film *Marie-Antoinette* en 2006.

MARIE-ANTOINETTE

# LA REVANCHE D'UNE MAL-AIMÉE



Autrichienne devenue reine de France, figure de scandale puis source d'inspiration : l'épouse de Louis XVI n'a cessé de changer de visage au fil des siècles. Mais comment celle qui fut condamnée par l'opinion publique avant même de monter à l'échafaud est-elle devenue une figure si familière de notre imaginaire collectif ? PAR **VICTOIRE BRUNET**

« Quelle personnalité extraordinaire ! », s'enthousiasme Diane de Cadaval. Pour l'auteure de *Maria Antonieta, A Rainha Mal-Amada** (Marie-Antoinette, une reine mal-aimée), c'est précisément la richesse de son personnage qui explique l'engouement actuel pour l'épouse de Louis XVI. « L'histoire a forgé une image erronée de Marie-Antoinette », estime-t-elle, saluant au contraire « son esprit visionnaire ». Marie-Antoinette cherche à s'affranchir de l'étiquette et aspire à mener sa vie selon ses propres règles. Un comportement « inhabituel pour l'époque », mais ô combien moderne. « On ne lui a jamais reproché d'être reine, mais de ne pas suffisamment incarner ce que l'on attendait d'une reine de France », explique l'historienne Cécile Berly à BFM Culture. En revendiquant cette forme d'émancipation, comme le droit à l'intimité, elle nourrit les rumeurs, les pamphlets et les libelles pornographiques qui font d'elle l'une des femmes les plus calomniées d'Europe.

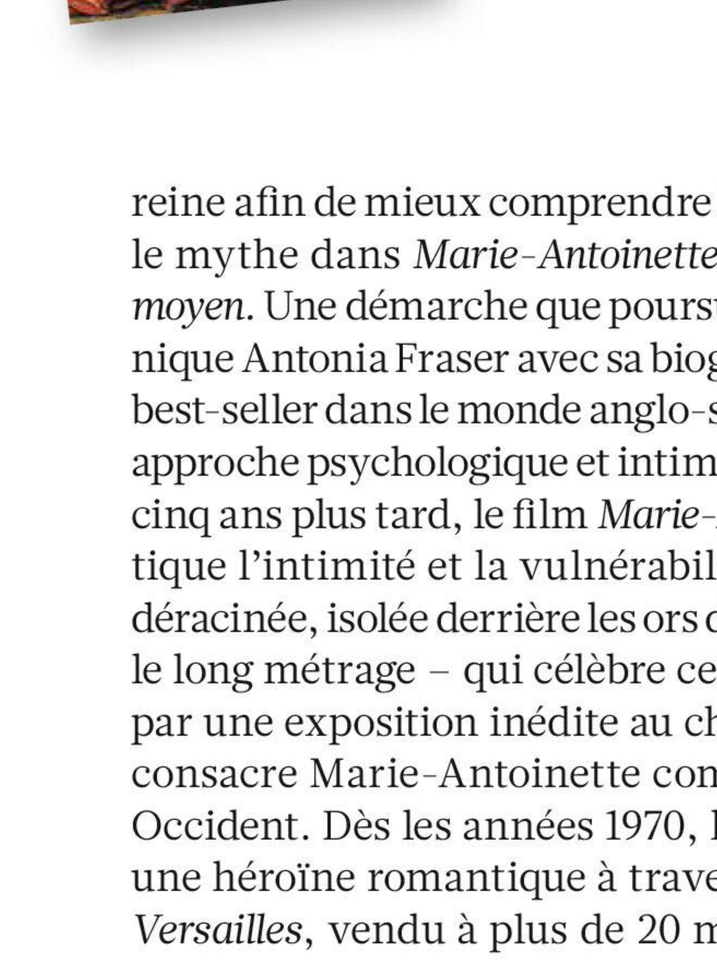
L'affaire du collier en 1785 constitue le point de rupture. La reine comprend non seulement qu'elle est détestée, mais surtout qu'un profond décalage existe entre ce que Louis XVI et elle représentent et le reste du royaume. « Marie-Antoinette fut davantage victime de son image que de ses actes », résume l'historienne britannique Antonia Fraser dans son *Marie Antoinette*. Difficile, à l'heure des réseaux sociaux et des campagnes de désinformation, de ne pas y trouver l'écho de notre époque. Est-ce pour cette raison que « l'Autrichienne », si longtemps honnie, fascine autant aujourd'hui ? Ce que ses contemporains lui reprochaient est précisément ce qui nous touche. Sans oublier son destin hors du commun qui invite à réfléchir à notre propre condition. La figure de Marie-Antoinette agit ainsi comme « le miroir de nos émotions », souligne Cécile Berly. Un constat que partage Sarah Grant, commissaire de l'exposition *Marie Antoinette Style* au Victoria & Albert Museum de Londres, en 2025 : « Chaque génération s'est réapproprié son histoire pour répondre à ses propres préoccupations. »

Sanctifiée sous la Restauration, esthétisée sous le second Empire, Marie-Antoinette n'a jamais cessé d'être réinventée. Aujourd'hui, expositions, films, séries, livres et collections de mode témoignent d'une omniprésence dans notre imaginaire collectif et d'une fascination intacte. Au point de rendre parfois difficile le regard distancié des historiens. Force est de constater que sa réhabilitation est d'abord venue de l'étranger. Dès 1932, Stefan Zweig délaisse l'image superficielle de la

© AKG-IMAGES/ERICH LESSING, BRIGITTE LACOMBE

# Marie-Antoinette




233 ans après sa mort, Marie-Antoinette inspire toujours des expositions – ci-dessus *Marie Antoinette Style* au Victoria & Albert Museum de Londres en 2025 –, des livres ou encore la mode, du défilé Moschino à Milan en 2020 au créateur de souliers Manolo Blahnik.



reine afin de mieux comprendre la personnalité derrière le mythe dans *Marie-Antoinette. Portrait d'un caractère moyen*. Une démarche que poursuit l'historienne britannique Antonia Fraser avec sa biographie publiée en 2001, best-seller dans le monde anglo-saxon. Inspirée par cette approche psychologique et intime, Sofia Coppola réalise, cinq ans plus tard, le film *Marie-Antoinette*. Elle y décortique l'intimité et la vulnérabilité d'une jeune femme déracinée, isolée derrière les ors de la cour. Devenu culte, le long métrage – qui célèbre cette année ses vingt ans par une exposition inédite au château de Versailles** – consacre Marie-Antoinette comme une figure pop en Occident. Dès les années 1970, le Japon avait fait d'elle une héroïne romantique à travers le manga *La Rose de Versailles*, vendu à plus de 20 millions d'exemplaires. Aux États-Unis, son nom évoque autant la haute couture que le cinéma, tandis qu'outre-Manche elle s'impose comme une figure glamour au cœur d'un mouvement esthétique. En France, la réappropriation a été plus laborieuse. « Une partie de l'opinion publique commence à passer de la franche détestation à une forme de compréhension », observe Cécile Berly sur Radio France. Tour à tour martyre, influenceuse avant l'heure, icône de mode, féministe malgré elle ou formidable support de projection, Marie-Antoinette a été élevée au rang d'icône culturelle mondiale. Une trajectoire mémorielle que la Révolution n'avait certainement pas anticipée.

*** Livre *MARIA ANTONIETA, A RAINHA MAL-AMADA*, de Diane de Cadaval, Planeta, 2026.**

**** Exposition *MARIE-ANTOINETTE* DE SOFIA COPPOLA, au Petit Trianon, du 22 septembre au 24 janvier 2027 chateauversailles.fr**

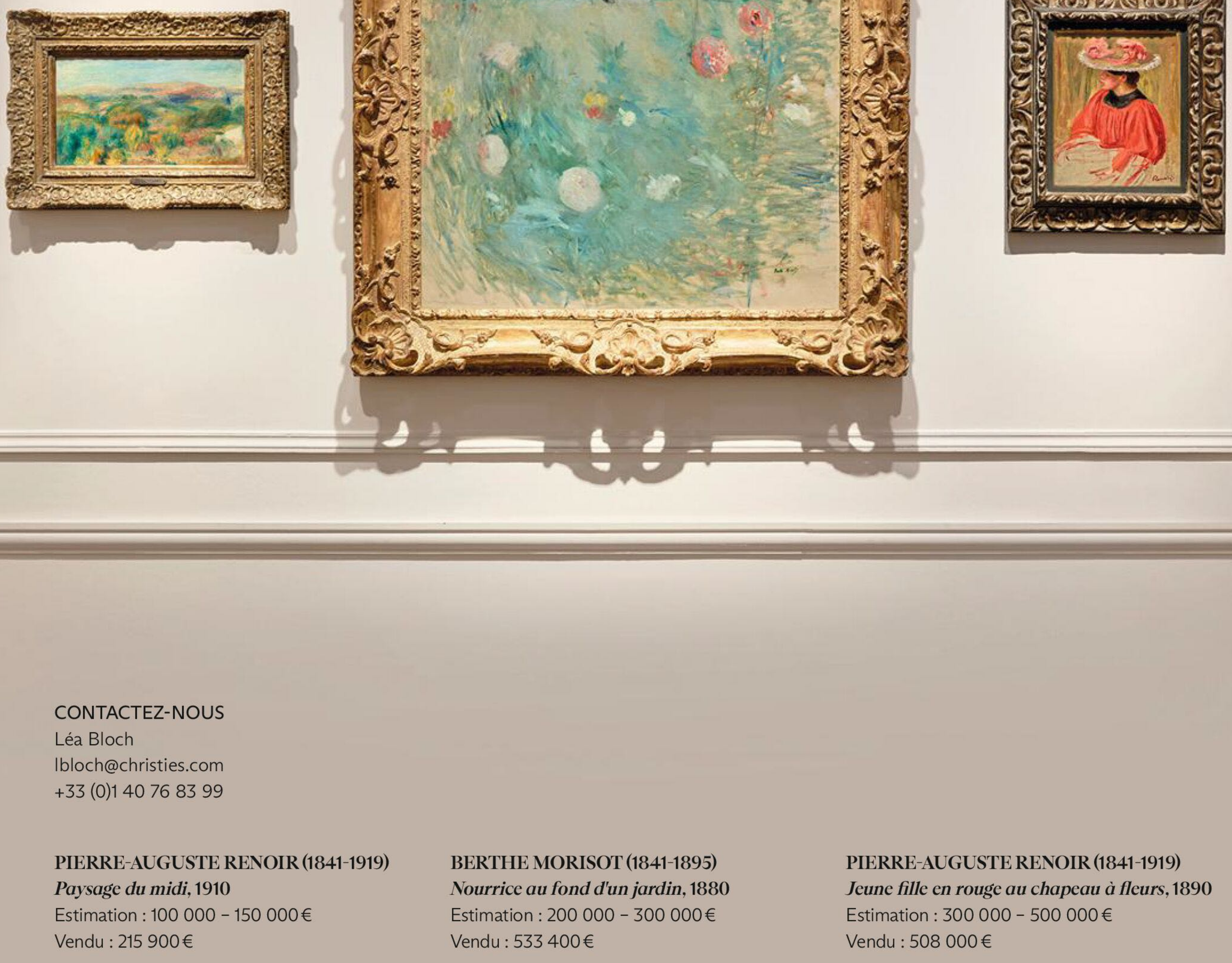
© VICTORIA AND ALBERT MUSEUM LONDON (2), PIXELFORMULA/SIPA/SHUTTERSTOCK, SERVICES DE PRESSE (2)

CHRISTIE'S

20/21 CENTURY

# Votre passion. Notre expertise.

Contactez-nos spécialistes pour une estimation gracieuse et confidentielle



Christie's France SNC-N° d'agrément 2001-003. Principal commissaire-priseur habilité : Cécile Verdier

CONTACTEZ-NOUS
Léa Bloch
lbloch@christies.com
+33 (0)1 40 76 83 99

**PIERRE-AUGUSTE RENOIR (1841-1919)**
***Paysage du midi*, 1910**
Estimation : 100 000 – 150 000 €
Vendu : 215 900 €

**BERTHE MORISOT (1841-1895)**
***Nourrice au fond d'un jardin*, 1880**
Estimation : 200 000 – 300 000 €
Vendu : 533 400 €

**PIERRE-AUGUSTE RENOIR (1841-1919)**
***Jeune fille en rouge au chapeau à fleurs*, 1890**
Estimation : 300 000 – 500 000 €
Vendu : 508 000 €

christies.com

**Marie-Antoinette**

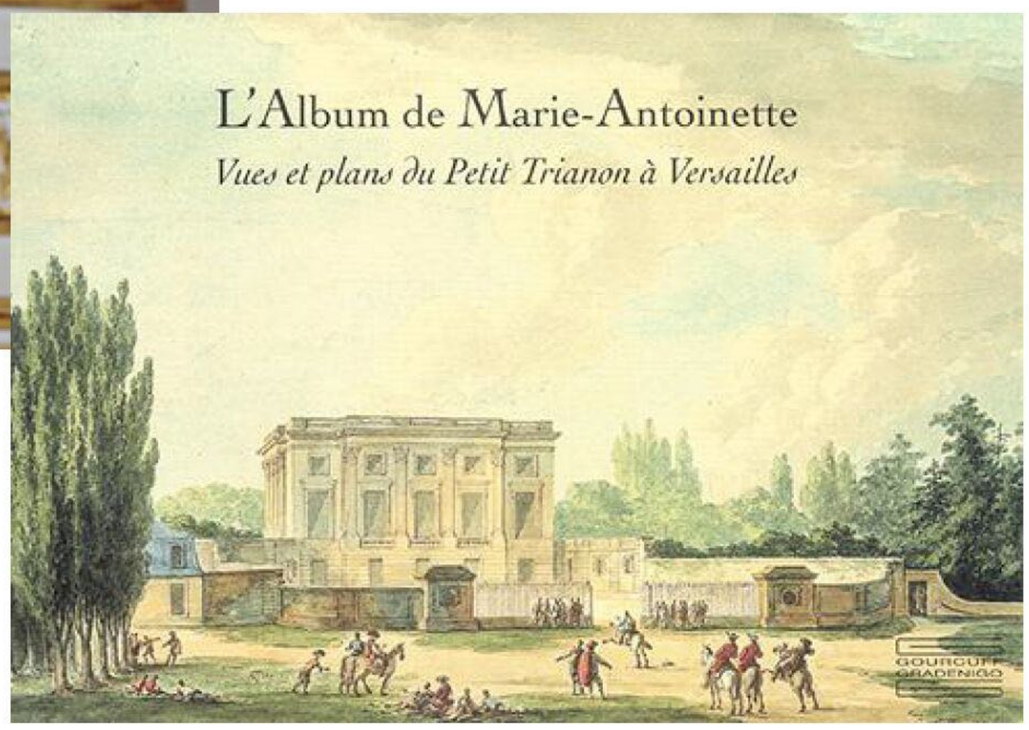
# SI LA REINE M'ÉTAIT CONTÉE...

L'épouse de Louis XVI n'a jamais cessé de donner le ton. Plus de deux siècles après sa disparition, son univers et son goût audacieux continuent de nourrir les sensibilités et de faire vibrer les tendances. La preuve en cinq objets. PAR **VICTOIRE BRUNET**



## MUSIQUE
## CORDE SENSIBLE

Marie-Antoinette était certes mélomane, mais aussi une harpiste accomplie. Et la ville de Versailles est bien décidée à renouer avec cette passion méconnue de la reine à travers la première édition du Concours international de harpe Marie-Antoinette. Du 16 au 18 octobre, de jeunes virtuoses venus du monde entier feront résonner le répertoire du XVIII[e] siècle dans un dialogue inédit entre la harpe moderne et celle à simple mouvement. Une manière de raviver le lien intime qui unissait la dernière reine de France à cet instrument qu'elle étudia auprès des plus grands maîtres de son temps.
**aiharpe.com**




## LIVRE
## JARDIN DE PAPIER

À l'occasion de l'exposition *Jardins des Lumières, 1750-1800* jusqu'au 27 septembre, *L'Album de Marie-Antoinette : Vues et plans du Petit Trianon à Versailles* fait son retour grâce à sa réédition par Gourcuff. Le précieux recueil reprend les aquarelles originales de Claude-Louis Châtelet qui figuraient dans l'ouvrage offert par la reine à son frère, l'archiduc Ferdinand, lors de sa visite en 1786. Une invitation à redécouvrir son refuge intime, « l'un de ces lieux élus par l'Histoire ou par la légende, qui émeuvent l'imagination des hommes », affirmait Pierre de Nolhac.
***L'Album de Marie-Antoinette – Vues et plans du Petit Trianon à Versailles***, *de Pierre Arizzoli-Clémentel, édition Gourcuff, 112 pages.*



## TROUSSEAU

# NUIT BLANCHE À TRIANON

Le goût de Marie-Antoinette fleurit jusque dans nos intérieurs. La nouvelle collection de linge de maison imaginée par Linvosges avec le château de Versailles célèbre l'univers intime de la reine à Trianon. Motifs floraux inspirés des tissus de ses appartements, barbeaux rappelant le célèbre service en porcelaine de Sèvres, couleurs douces évoquant ses jardins : chaque détail raconte son amour du raffinement. Car Marie-Antoinette l'avait bien compris, le charme réside souvent dans les plus petits détails… et jusque sous les draps.
**Collection Marie-Antoinette à Trianon, Linvosges X Versailles,** *en boutique et sur le site linvosges.com*

## MODE

# TAILLE DE GUÊPE

52 centimètres de tour de taille… Le corset en taffetas de soie vert d'eau attribué à Marie-Antoinette constituait la pièce maîtresse de l'exposition *La mode du XVIII^e siècle – Un héritage fantasmé*, présentée au printemps au Palais Galliera. Cette pièce exceptionnelle, constellée de piqûres d'épingles, aurait été portée par la reine avant ses grossesses. Il s'agit du seul corset de grand habit non baleiné connu à ce jour. Une fois l'exposition terminée – pour l'heure, sa dernière –, il a rejoint les réserves du musée afin d'être conservé dans les meilleures conditions.
*Article à redécouvrir dans* ***Point de Vue*** **n° 4048 du 18 mars.**

## DÉCORATION

# SILENCE, ON MEUBLE !

En 2006, la maison Taillardat avait contribué aux décors du film *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola. Vingt ans plus tard, son mobilier retrouve Versailles à l'occasion de l'exposition anniversaire. Elle prête ainsi plusieurs guéridons, fruits d'un savoir-faire transmis depuis des générations. Lors du salon Maison & Objet sur le thème *Past reveals Future*, en début d'année, Taillardat avait également confié à Jean-Charles de Castelbajac la réinterprétation de la commode « Le Secret de la reine » dans une version plus pop. Assurément, Marie-Antoinette n'en finit plus de changer de décor.
**Exposition *Marie-Antoinette* de Sofia Coppola,** *au Petit Trianon, du 22 septembre au 24 janvier 2027. chateauversailles.fr*





© ARCHIVES CHARMET/BRIDGEMAN IMAGES, SERVICES DE PRESSE (3), JULIO PIATTI

# CHEZ MARIE-ANTOINETTE AU CHÂTEAU DE FONTAINEBLEAU

# LE TEMPS DES PLAISIRS



© SERGE REBY/CHÂTEAU DE FONTAINEBLEAU, GÉRARD BLOT/GRANDPALAISRMN (CHÂTEAU DE VERSAILLES)

Restitués dans leur état de 1786, les grands appartements ressuscitent le quotidien d'une reine qui alterne entre faste et intimité, comme une parenthèse de liberté. Mais l'épouse de Louis XVI retrouverait-elle vraiment son chemin dans les couloirs d'une demeure maintes fois transformée par ses successeurs ? PAR **VICTOIRE BRUNET**

Page de gauche, le boudoir d'argent, conçu en 1786, comprend le secrétaire à cylindre de Riesener et une copie d'un fauteuil de Jacob avec son pouf d'origine. À Fontainebleau, Marie-Antoinette chasse à courre, comme dans ce tableau de Louis-Auguste Brun de 1783.

# Marie-Antoinette



Plus confidentiel, son boudoir turc réalisé en 1777 s'inspire d'un royaume ottoman fantasmé. Si Marie-Antoinette a connu son décor, le mobilier premier Empire en place a été installé par Joséphine qui en a fait une petite chambre à coucher.

© CHÂTEAU DE FONTAINEBLEAU, PIERRE HOLLEY/CHÂTEAU DE FONTAINEBLEAU, STÉPHANE MARÉCHALLE/RMN-GRAND-PALAIS (CHÂTEAU DE FONTAINEBLEAU)

« Même si Fontainebleau a beaucoup changé au fil des siècles, Marie-Antoinette reconnaîtrait certaines pièces », assure Muriel Barbier, directrice du patrimoine et des collections du château. De la cour Ovale, elle gravirait les marches familières de l'escalier de la reine qui dessert, au premier étage, ses appartements. Lesquels viennent de retrouver leur état de 1786, année du dernier voyage de Marie-Antoinette et Louis XVI à Fontainebleau. Le couple s'y installe du 9 octobre au 16 novembre et célèbre, le 2, les 31 ans de la reine. « Ils restaient cinq à six semaines à l'automne pour la chasse. De fait, Marie-Antoinette y a passé presque tous ses anniversaires. » Onze séjours au total, loin de Versailles, que la jeune femme savoure. « Son mentor, l'ambassadeur d'Autriche en France, Florimond de Mercy-Argenteau, écrit à sa mère Marie-Thérèse d'Autriche qu'il redoute ces voyages où règne la plus grande dissipation », raconte l'auteure du livre *24 heures dans la vie d'une reine : Marie-Antoinette à Fontainebleau*.

ONZE SÉJOURS AU TOTAL, LOIN DE VERSAILLES, QUE MARIE-ANTOINETTE SAVOURE.

L'épouse de Louis XVI émerge rarement avant 10 heures et s'attarde dans sa chambre. Ironie de l'histoire, elle ne dormira jamais dans l'imposant lit couronné de ses initiales, livré en 1787. C'est l'impératrice Joséphine qui l'inaugure et fait tendre les murs de la riche soierie lyonnaise en place aujourd'hui. Rien à voir avec le tissu bleu semé de papillons, de roses et de lilas que Marie-Antoinette contemplait en prenant son « déjeuner » – comprenez petit-déjeuner. « Au bouillon, elle préfère le chocolat chaud avec une tranche de pain tartinée de crème double ou un petit pain au lait. » Lorsque Marie-Antoinette est encore dauphine, Louis XV, installé dans les appartements voisins, vient volontiers partager un café avec elle. « Le matin est synonyme de temps privilégié avec les proches. Les comtes d'Artois et de Provence aiment aussi rendre visite à leur belle-sœur. » Viennent ensuite la toilette par distinction, les leçons de harpe et de chant puis les lectures de l'abbé de Vermond. La matinée s'achève par la messe quotidienne dans la chapelle de la Trinité, presque inchangée depuis Marie-Antoinette. « Le dîner à grand couvert arrive au milieu de la journée. Devenue reine en 1774, elle le fait supprimer, sauf le dimanche, car elle déteste manger en public. » L'après-midi appartient souvent à la chasse à courre. Entre 15 et 18 heures, la forêt résonne des fanfares. Excellent veneur et cavalier, Louis XVI impose un rythme que son épouse peine à suivre. Elle préfère les équipages du comte d'Artois, moins éprouvants.

© CHÂTEAU DE FONTAINEBLEAU, RAPHAËL CHIPAULT/GRANDPALAISRMN (CHÂTEAU DE FONTAINEBLEAU), MARC CHASLIN/CHÂTEAU DE FONTAINEBLEAU

La reine n'a jamais dormi dans son lit, livré en 1787. L'unique fauteuil d'origine du boudoir d'argent – conservé à Lisbonne – sera exposé à partir d'octobre. Dans le salon des jeux, le paravent originel, fraîchement restauré, a permis de retisser les étoffes des rideaux et du mobilier.

# Marie-Antoinette



Du boudoir turc, dont on découvre ci-contre des détails du décor, à son salon des jeux, les grands appartements nous replongent dans l'intimité de Marie-Antoinette. L'exposition *Splendeur et douceur de vivre* en restitue l'atmosphère à la veille de la Révolution.

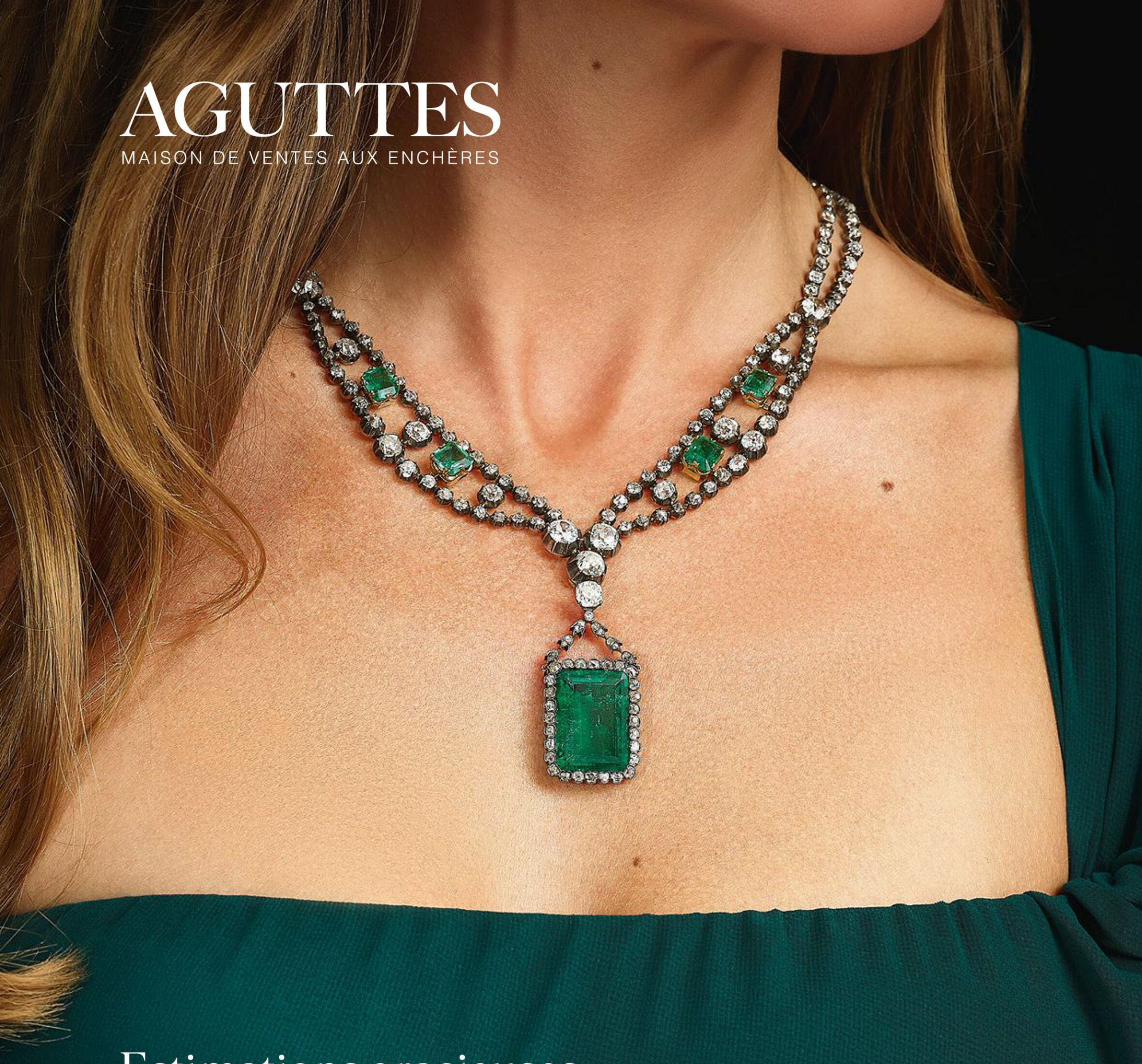


Trois soirs par semaine, en revanche, ses appartements deviennent le théâtre des « jeux de la reine ». Le pharaon, « une sorte de poker simplifié où le hasard tient une grande place », a sa préférence. Les mises s'envolent, les fortunes aussi. Louis XVI est alors contraint d'éponger les dettes récurrentes de son épouse. Dans le salon des jeux, réaménagé en 1786 par l'architecte Rousseau dans un style néoclassique, les tables actuelles de trictrac ou de dames évoquent ces parties passionnées. Le paravent, fraîchement restauré, est le seul meuble à avoir conservé son textile d'origine : une soie peinte à la main ornée de chinoiseries qui a permis de retisser, dans les années 1980, les étoffes des rideaux et du mobilier. Les deux commodes en acajou incrustées de médaillons en porcelaine de Sèvre, estampillées Benneman et Stöckel, sont d'époque, à l'instar des bras de lumière en bronze doré installés de part et d'autre du miroir, déposés par le Mobilier national. « Ils ont enfin retrouvé leur place », s'enthousiasme la directrice du patrimoine. Quant aux deux vases en ivoire, sculptés comme de la dentelle, ils proviennent des collections de Marie-Antoinette.

Un goût pour le précieux qui s'exprime pleinement dans son boudoir d'argent, où elle s'isole pour échapper au carcan étouffant de la cour. Carquois, perles et rubans se déploient aussi bien sur les boiseries que les fauteuils exécutés par Jacob, dont le seul exemplaire d'origine connu est conservé à Lisbonne. Riesener signe également deux chefs-d'œuvre, un secrétaire à cylindre et une table en auge, couverts de nacre dont les reflets répondent aux feuilles d'or blanc qui couvrent les lambris. Derrière une porte fermée au public, un escalier étroit monte à son boudoir turc, plus confidentiel. Turbans, brûle-parfum, croissants de lune… Son décor, réalisé en 1777, s'inspire d'un empire ottoman fantasmé. « L'inventaire de 1787 décrit de grandes draperies. On imagine la place essentielle du textile qui rappelle les tentes des sultans. » Un condensé de luxe qui atteint son apogée lors des bals que Marie-Antoinette organise dans d'étonnantes maisons en bois, constructions éphémères à l'intérieur ultra-sophistiqué. Mais voilà qu'en 1786, les conséquences financières de la guerre d'indépendance américaine se font sentir. Les caisses du royaume sont vides et les voyages à Fontainebleau supprimés. Et avec eux s'évanouissent l'insouciance et la douceur d'un monde bientôt révolu.

**Exposition *Marie-Antoinette et Louis XVI à Fontainebleau. Splendeur et douceur de vivre*, du 11 octobre 2026 au 27 janvier 2027, chateaudefontainebleau.fr**

© THIERRY OLLIVIER/GRANDPALAISRMN (CHÂTEAU DE FONTAINEBLEAU). MARC CHASLIN/CHÂTEAU DE FONTAINEBLEAU



# AGUTTES

MAISON DE VENTES AUX ENCHÈRES

## Estimations gracieuses et confidentielles

1re MAISON FRANÇAISE SPÉCIALISÉE DANS LA VENTE
DE PERLES NATURELLES DITES FINES

**Prochaines ventes Joaillerie en préparation**
**29 octobre et 9 décembre 2026**

Contactez nos spécialistes pour faire estimer vos bijoux
+33 1 41 92 06 47

Eléonore des Beauvais
desbeauvais@aguttes.com • +33 6 58 46 80 43

Adeline Juguet
juguet@aguttes.com • +33 7 49 91 60 61

**Journées d'expertise en France**
**et à l'étranger**

Rendez-vous dans nos bureaux de Neuilly-sur-Seine, Paris, Lyon, Lille, Aix-en-Provence, Bruxelles et Genève, à votre domicile ou votre banque.

Collier XVIIIe serti d'une importante émeraude
Vendu 498 000 €

L'art et la passion de la transmission

TENDANCE

# STAR DES ENCHÈRES

Bijoux, meubles, souliers ou mèches de cheveux : plus de deux siècles après sa mort, Marie-Antoinette reste l'un des noms les plus rentables des salles de ventes. Décryptage d'un « pedigree » qui, seul, suffit à multiplier la valeur d'un objet et d'un marché de niche devenu une valeur refuge. PAR **ARTHUR FRYDMAN**

En juin dernier, à New York, une malle en chêne et en cyprès a changé de main chez Sotheby's. Cuir clouté, ferronnerie forgée, couvercle bombé frappé d'une inscription à la pointe : « Garderobe de la Reine n° 19 ». Un coffre standardisé, presque anonyme si son numéro d'inventaire ne le rattachait à la garde-robe de Marie-Antoinette. Son prix ? Près de 80 000 €, soit cent fois la valeur d'un meuble équivalent sans nom attaché. Plus de 230 ans après la mort de la reine, un simple contenant de voyage fait encore courir les enchérisseurs. Le mot que les spécialistes emploient pour ce vertige, c'est le « pedigree ». Reste à comprendre pourquoi il fonctionne si bien.

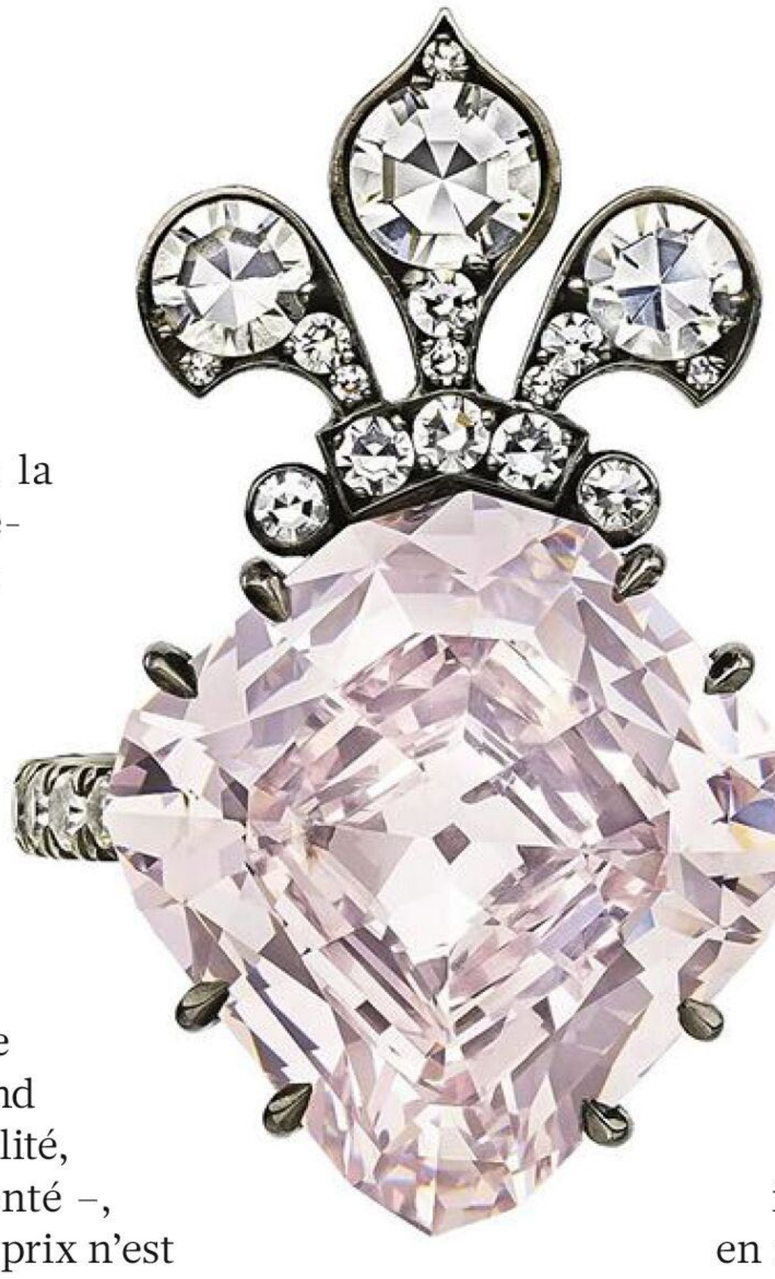
Une malle est un objet particulier : elle ne dit rien d'elle-même, elle ne fait qu'abriter. C'est peut-être pour cela qu'elle touche autant. Vide, elle continue de suggérer ce qu'elle a transporté : robes, dentelles, rubans, ce que fut, concrètement, la vie quotidienne d'une reine en mouvement entre Fontainebleau, Compiègne et le Petit Trianon. Chez Osenat, où l'on a dispersé en 2020 un modèle comparable, frappé « Chambre de la Reine n° 10 », pour 43 750 €, on retrouve la même intuition. Jean-Christophe Chataignier, associé et directeur du département souvenirs historiques, distingue deux familles d'objets : « les commandes documentées, meubles et bijoux liés à un lieu et une date précis, et les souvenirs de l'intime comme un fichu, un soulier, une mèche qui racontent moins le pouvoir que la personne. Il y a vraiment l'ADN du personnage dans ces objets, et ça joue énormément. » Un soulier en soie et chevreau a quadruplé son estimation pour atteindre 43 750 € ; un fichu de dentelle d'Alençon offert par les tantes du roi a bondi jusqu'à 20 000 € ; chez Sotheby's, un fragment de la robe portée au Temple, découpée pour en distribuer des souvenirs, a été adjugé 35 280 € en juin dernier. Rien à voir avec les sommets de la joaillerie, pourtant la mécanique de la surenchère est identique.



À droite, l'unique portrait connu de Marie-Antoinette, exécuté en 1790 par Franz Joseph Stöber. Il s'agit probablement de la dernière commande officielle de la reine. Il fut vendu 31 200 € chez Osenat le 8 mars 2026. Ci-dessus, rare fichu de la reine en dentelle d'Alençon adjugé 20 000 €, toujours chez Osenat, en 2021.

© MICHEL BURY (2)





The Marie-Thérèse Pink Diamond a été vendu au prix record de 12 millions d'euros en juin 2025 chez Christie's.

Chez Christie's, Hippolyte de la Féronnière, directeur du département mobilier et objets d'art, décrit un marché à deux vitesses. « D'un côté, les pièces d'exception à commande documentée, une à deux par an, pour lesquelles la provenance royale agit comme un coefficient multiplicateur : un fauteuil estimé une centaine de milliers d'euros, retracé jusqu'à une livraison du garde-meuble de la reine, peut friser le million. Quand toutes les cases sont cochées – qualité, provenance, historique documenté –, l'objet explose aux enchères, et le prix n'est plus vraiment rationnel au regard de la matière elle-même. »

En 2018, chez Sotheby's Genève, les joyaux de la maison de Bourbon-Parme, jamais montrés depuis la Révolution, s'envolent à près de 58 millions d'euros pour une estimation de 8 millions. Le pendentif en perle et diamant de la reine y établit un record mondial, à 39 millions d'euros. En 2021, une paire de bracelets en diamants trouvée dans une malle promise à l'ambassadeur autrichien avant Varennes atteint les 8 millions d'euros chez Christie's. En juin 2025, un diamant rose signé JAR, transmis à la fille de la reine, grimpe à plus de 14 millions d'euros chez Christie's New York. En 2025 chez Artcurial, la plus ancienne réplique connue du collier de l'affaire du même nom, une simple copie, s'est vendue 35 226 € : même le soupçon d'un lien avec la reine suffit à créer une cote.

La logique se prolonge au mobilier : une chaise du boudoir de Versailles, remontant à la comtesse Greffulhe puis aux ventes révolutionnaires de 1793, a été adjugée 2,5 millions d'euros fin 2023, record mondial pour un siège du XVIIIe siècle. Hippolyte de la Féronnière souligne aussi la profondeur du vivier américain : « Des collectionneurs, des associations et des passionnés du personnage de Marie-Antoinette aux États-Unis sont séduits par sa jeunesse et son rapport à la mode, quand Louis XVI reste, hors de France, une figure plus secondaire. Napoléon demeure l'autre grand pourvoyeur de records du collectible royal ; mais là où il fascine par la conquête, la reine fascine par le martyre, légende entretenue par le cinéma autant que par le luxe contemporain, qui a fait de Versailles un référentiel absolu. »

Reste un obstacle de taille : l'authentification. Plus l'enjeu financier grandit, plus le risque de faux grandit. La place parisienne garde en mémoire l'affaire retentissante des sièges Louis XV fabriqués dans les années 2000 vendus comme authentiques à des institutions prestigieuses, Versailles compris, avant d'être démasqués une décennie plus tard. Chez Christie's, la vérification s'appuie d'abord sur l'archive. « Les livraisons du garde-meuble de la couronne et celles du garde-meuble privé de la reine, financé sur sa cassette personnelle, permettent souvent de retracer une commande à la date, au menuisier et au prix près », confie le spécialiste.

Chez Osenat, pour les souvenirs intimes, tout repose sur la chaîne familiale comme une lettre remontant au don d'origine, une mention dans une succession du XIXe siècle, parfois une provenance croisée avec les Rothschild, grands collectionneurs d'objets royaux. « S'il y a une trace dans un inventaire familial, si l'objet est resté dans la même famille depuis le don d'origine, on est dans la quasi-certitude », explique Jean-Christophe Chataignier, qui rappelle que « ces reliques, cachées pendant la Terreur, sont longtemps restées des pièces de mémoire plus que de commerce, leur valeur marchande ne s'étant vraiment affirmée que dans les cinquante dernières années. » Dans un marché de l'art mondial qui a perdu de sa valeur selon le dernier indice Knight Frank, ce supplément d'âme reste l'un des rares actifs à résister à tout.

**MÊME LE SOUPÇON D'UN LIEN AVEC LA REINE SUFFIT À CRÉER UNE COTE.**

© CHRISTIE'S (3), ARTCURIAL, MICHEL BURY, SOTHEBY'S

# Marie-Antoinette



Cette réplique du fameux collier dit « de la reine », passé à la postérité comme ayant été créé pour Marie-Antoinette, a été adjugée 35 226 € chez Artcurial en 2025. En réalité, le modèle original avait été commandé par Louis XV pour madame du Barry au joaillier Böhmer et Bassenge.

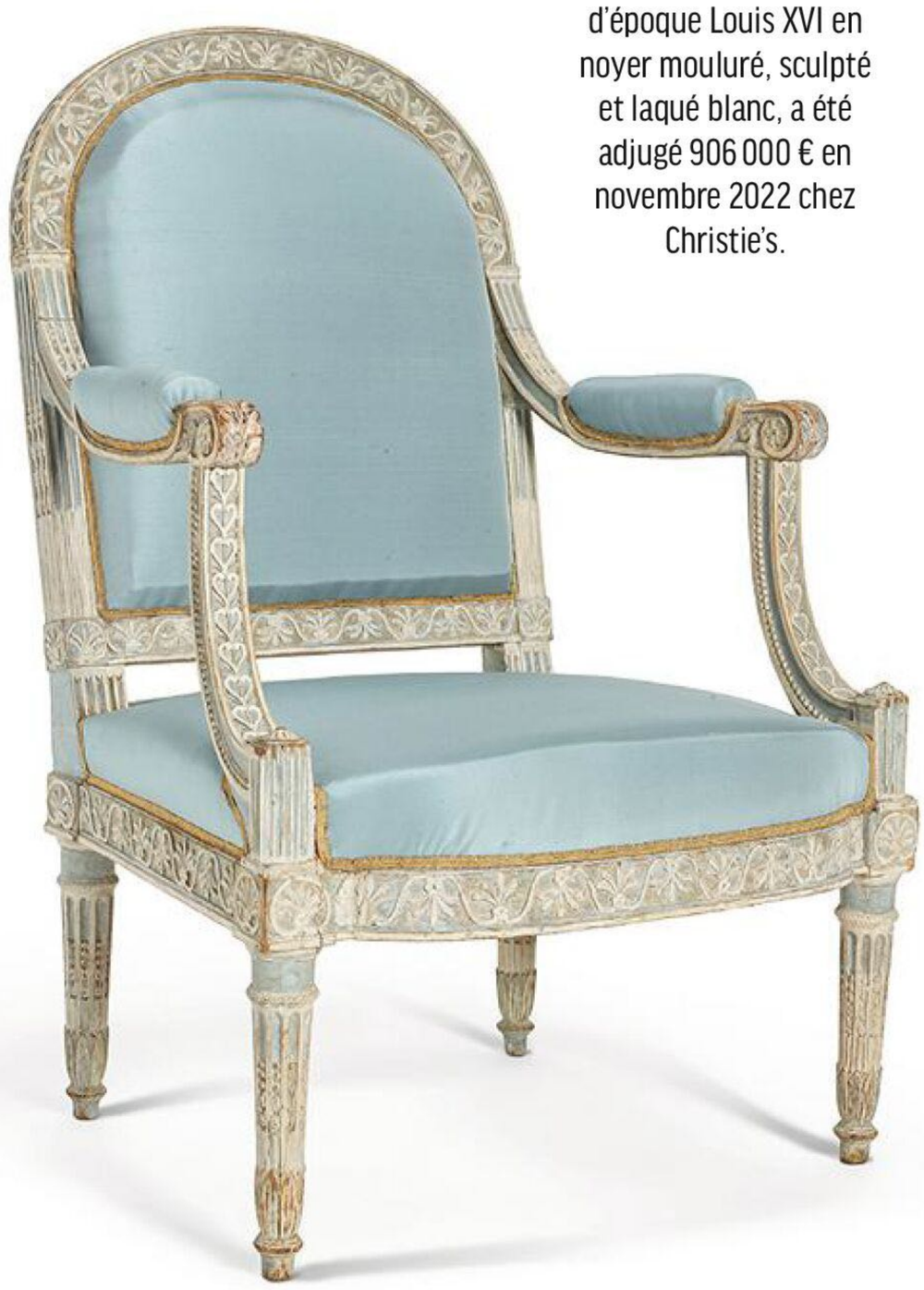


Partie pour plus de 8 millions d'euros à Genève chez Christie's en 2021, cette paire de bracelets en diamants fut commandée en 1776 par Marie-Antoinette. Ce fauteuil royal à l'étrusque d'époque Louis XVI en noyer mouluré, sculpté et laqué blanc, a été adjugé 906 000 € en novembre 2022 chez Christie's.





Les souvenirs intimes de la reine fascinent à l'image de ce soulier en soie adjugé 43 750 € chez Osenat, à Versailles, en 2020, ou un fragment de robe et de dentelle portées par Marie-Antoinette à la prison du Temple, vers 1792-1793, vendu 35 280 € chez Sotheby's en juin dernier.



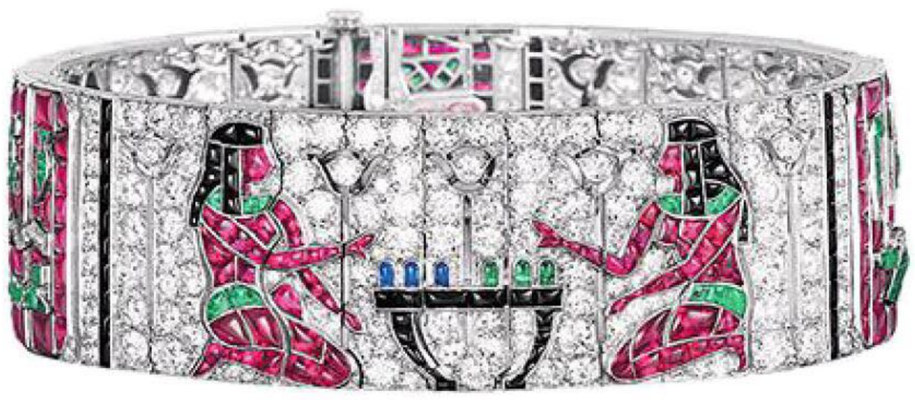


VAN CLEEF & ARPELS

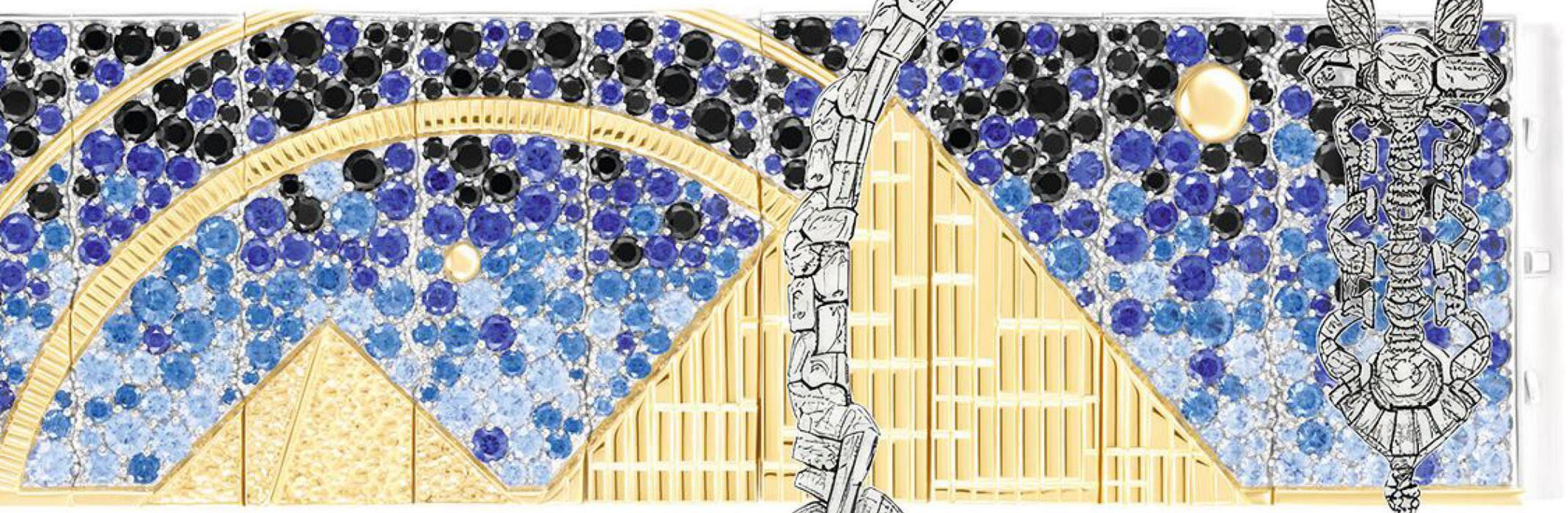
# INSPIRATION DYNASTIQUE

De la mythique vallée des Rois aux prestigieuses commandes de la famille royale, une collection pharaonique de nouvelles pièces uniques souligne l'empreinte égyptienne qui traverse l'histoire de Van Cleef & Arpels. PAR **HERVÉ DEWINTRE**

Par son étendue et son ambition, la collection Fascinations d'Égypte, révélée à Paris en juin dernier, confirme la suprématie joaillière de Van Cleef & Arpels. Il faut dire que l'expertise conjuguée des gemmologues et des artisans s'exprime avec éclat – et avec une maestria saluée par les collectionneurs - dans ce vaste corpus de 180 pièces uniques, abstraites ou figuratives. L'art lapidaire y est tout particulièrement mis en exergue : jamais un vocabulaire ornemental n'avait nécessité autant de pierres taillées sur œuvre. La maison, qui aime depuis le début de ce siècle ordonner la révélation de ses pièces uniques autour de thématiques se caractérisant par leur rayonnement universel, a pris tout le temps nécessaire pour façonner cet opus. Non parce qu'elle avait d'autres priorités mais précisément parce que le sujet était important. L'identité de Van Cleef & Arpels est en effet indissolublement liée à la fascination produite sur les artistes du XXe siècle par la vallée des Rois. Il n'est pas inutile de rappeler que la fondation de la maison, en 1906 place Vendôme, se déroule dans une atmosphère créative qui porte au pinacle un répertoire iconographique évoquant les arts du Proche et du Moyen-Orient mais aussi les splendeurs de l'Égypte ptolémaïque. En 1908, la première représentation des Ballets russes avec ses décors et ses costumes multicolores réalisés par Léon Bakst est consacrée à *Cléopâtre*. Cette interprétation influence toutes les expressions artistiques et décoratives, attestant au passage la pluralité et la porosité des disciplines. Cette égyptomanie atteint son plus haut degré d'intensité en 1922 lors de la mise à jour, grâce aux fouilles archéologiques menées sous la direction de lord Carnarvon, du



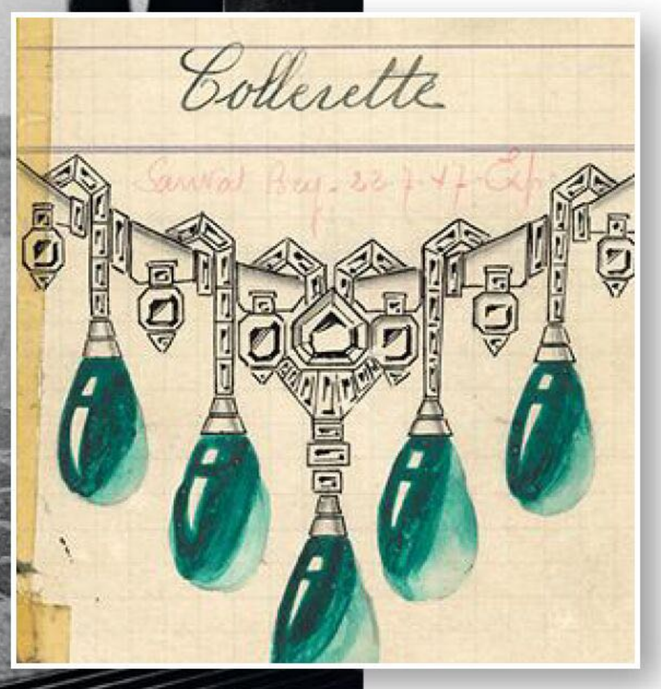
© STUDIO LIPNITZKI / ROGER-VIOLLET, VAN CLEEF & ARPELS



Fascinations d'Égypte, nouvelle collection de 180 pièces uniques dévoilée cette année par Van Cleef & Arpels, comprend plusieurs bracelets-bandeaux qui offrent une réinterprétation contemporaine des bijoux exécutés dans les années 1920 par le joaillier parisien.








La princesse Faiza d'Égypte (ici en 1946) choisit en 1937 chez Van Cleef & Arpels un collier collerette en diamants et émeraudes, exécuté en 1929, qu'elle portera lors de cérémonies d'apparat et de sorties officielles au Caire ou à Paris.

# Van Cleef & Arpels







Témoignages des prestigieuses commandes royales passées par la cour égyptienne auprès de Van Cleef & Arpels : le clip Pivoine acquis en 1946 et la collerette en diamants, réalisée en 1939 pour le mariage de la princesse Fawzia d'Égypte et du prince héritier d'Iran.

complexe funéraire du roi Toutânkhamon. Ce regard nouveau porté sur une civilisation antique se matérialise chez Van Cleef & Arpels par un remarquable ensemble bijoutier où prospèrent bracelets-bandeaux, broches, sautoirs et bracelets-montres. Les décors sur lesquels se détachent des figurines féminines à la chevelure d'onyx, des représentations de déesses, des divinités zoomorphes, des créatures chimériques, des fouets et des crosses – attributs du pharaon – s'organisent dès lors en gemmes suiffées : leur palette chromatique forme un vigoureux contraste avec les diamants en sertis griffe.
Cet exemple éloquent de l'adhésion précoce de la maison à un répertoire entremêlant la figuration et la stylisation par le biais de l'utilisation virtuose des gemmes de couleur prouve sa pertinence durant les décennies suivantes. Notamment grâce à un nouveau système de sertissage, mis au point en 1933, qui autorise la réalisation de vastes surfaces empierrées :
le Serti mystérieux. Son raffinement est cristallisé à l'époque par un double clip Pivoines, exécuté en 1937 afin d'être présenté à l'Exposition internationale des arts et des techniques appliqués à la vie moderne de Paris : il est acquis en 1946 par la famille royale égyptienne. Réalisées en Serti mystérieux rubis, certaines pièces phares de la collection Fascinations d'Égypte portent les échos de cette création qui témoigne de l'une des plus grandes inventions techniques de l'histoire de la joaillerie. Notons, pour l'anecdote, qu'à la demande de la princesse Faiza, le double clip est remis en 1950 aux ateliers Van Cleef & Arpels pour réparation : il orne quelques semaines plus tard le manteau de la princesse lors d'une représentation au théâtre royal du Caire. Plusieurs commandes prestigieuses provenant de la famille royale d'Égypte (une parure créée pour le mariage de la princesse Fawzia mais aussi un ensemble pour la reine Nazli) émaillent l'histoire de Van Cleef & Arpels. L'une d'entre elles est particulièrement célébrée dans cette nouvelle collection. Il s'agit d'un collier collerette réalisé en 1929, composé de motifs géométriques prolongés de diamants taille émeraude ou de cabochons d'émeraude taillés en goutte, choisi par la princesse Faiza en 1937 après avoir été raccourci.

**UNE NOUVELLE FOIS, VAN CLEEF & ARPELS S'INSPIRE DE L'HISTOIRE AVEC VIRTUOSITÉ.**

Les dessinateurs de la maison ont imaginé cette année une variation, en perles et émeraudes, de ce chef-d'œuvre intemporel, souvent porté par la princesse lors de cérémonies d'apparat ou de sorties officielles, au Caire ou à Paris, jusqu'aux années 1950, en dépit des changements de modes. Un superbe témoignage de l'empreinte profonde laissée par ce chapitre royal dans la création contemporaine de la maison.

© COLLECTION POINT DE VUE, VAN CLEEF & ARPELS



La création acquise en 1937 par la princesse Faiza d'Égypte inspire cette année à la maison Van Cleef le collier La Princesse du Nil, en émeraudes colombiennes, perles fines et diamants.







La civilisation égyptienne insuffle à Van Cleef & Arpels un riche vocabulaire ornemental (pièces des années 1920 à droite, clips contemporains à gauche) qui concilie prouesses joaillières et réflexions sur l'évolution de la parure.



CARTIER

# AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA PIERRE



La pierre dicte toujours le dessin chez Cartier à l'instar de ces cinq topazes impériales qui figurent les degrés d'un escalier sur lequel évolue le tigre du collier Haryma. Page de gauche, le bijou d'oreille Pyra.

# Sur les hauteurs de Saint-Tropez, Cartier a dévoilé cette année une nouvelle collection de haute joaillerie qui alloue aux gemmes le rôle de gardien de la mémoire. Une ode à la permanence.

PAR **HERVÉ DEWINTRE**

Le « genre » Cartier s'exprimait en mai dernier sur les hauteurs de Saint-Tropez. La maison française présentait durant deux semaines, à ses clients venus du monde entier, le premier chapitre de sa nouvelle collection de pièces uniques. Une révélation sous le signe du juste équilibre. Pas de feux d'artifice tonitruants ni de grands spectacles clinquants, mais un défilé bucolique dans le jardin d'un château. Cette aversion pour la démesure et le superflu symbolise une philosophie créative qui repose sur une certaine conception de la beauté et de l'élégance – une science du ni trop peu, ni pas assez, comme disent les dessinateurs de l'institution parisienne – développée en leur temps par les trois frères Cartier. « Paris, par son architecture, développe un sens de la mesure », affirmait Pierre Cartier, petit-fils du fondateur de la maison. « Si l'on regarde les bâtiments de la place Vendôme par exemple, il y a une symétrie parfaitement proportionnée, alors qu'aux États-Unis, vous avez de très petits bâtiments à proximité de gratte-ciel. Ce contraste n'aide pas le créateur de modèles à conserver son sens des proportions. »

Le nom de ce nouvel opus, baptisé Le Chœur des Pierres, traduit la nature chorale de compositions où les expertises s'unissent pour écrire des partitions joaillières tout en pointant du doigt, grâce à l'ambiguïté d'une homophonie, un principe fondateur de la haute joaillerie Cartier : la primauté de la gemme. C'est elle et seulement elle qui amorce, chez le joaillier parisien, un long processus engendrant la création finale après plusieurs années d'un travail collaboratif. Pas n'importe quelles gemmes. 2000 carats de pierres de centre. C'est beaucoup. Ce terme désigne la pierre centrale autour de laquelle se construit le joyau. Dans ce premier chapitre, la plupart d'entre elles dépassent souvent les 20 carats, ce qui les apparente – les collectionneurs comprendront – à des actifs d'exception. Elles s'ordonnent, dans des « appairages » prisés par les investisseurs (l'association d'une pierre précieuse avec un spécimen quasi identique en termes de matière,

© AGNES LLOYD PLATT/CARTIER, ANNAÏCK LEJART/CARTIER

# Cartier

Très prisés par les collectionneurs, les diamants de couleur sont mis en majesté sur une série de bagues au sein de la collection présentée dans le sud de la France. À droite, Auralis, et ses six diamants rose taille poire pour 1,42 carat. Ci-dessous, Kinkō, avec ses deux gemmes, l'une vert-bleu pour 1,11 carat, l'autre, verte pour 0,42 carat.





Deux diamants de taille triangle, parfaitement appairés, ont engendré Specula, une bague à deux portés grâce à une structure modulable.



2 000 carats de pierres de centre (dont plusieurs de plus de 20 carats) choisies pour leur pedigree exceptionnel mais aussi leur caractère animent la nouvelle collection de haute joaillerie Cartier. Ici, le collier Tellura.



de couleur et de qualité renforce la valeur de chaque gemme) sur des colliers qui entrelacent le meilleur de l'abstraction et de la figuration, de l'opulence et de la légèreté, du foisonnement et de la limpidité, de l'antiquité et de la modernité. Les dessinateurs s'inspirent de toutes les beautés du monde : ici, un tigre descend les degrés d'un escalier imaginaire figuré par cinq topazes impériales ; là, une éruption volcanique est évoquée par des gerbes de lumière prolongées de diamants taille ovale. Toujours prédomine la singularité d'une démarche qui entremêle le sens du bel objet, la recherche de la pertinence et la quête de la pérennité.

Cette dernière se manifeste dans une maîtrise technique qui, sous la houlette d'Alexa Abitbol, directrice du pôle de haute joaillerie, confère à chaque pièce un remarquable confort d'usage et une transformabilité souvent inattendue, à l'instar des bagues, pensées à 360°, qui prennent un visage neuf et une vigueur renouvelée par un simple déplacement sur le doigt. Cette quête s'enchâsse aussi dans des dessins qui réactualisent soit des motifs forgés par le joaillier au cours de son histoire d'après l'étude approfondie des arts décoratifs dans leur ensemble, soit par des accords chromatiques spécifiques : fourni par l'union du vert et du bleu, le célèbre « décor de paon » – inspiré à Louis Cartier et à son dessinateur fétiche Charles Jacqueau par les décors et les costumes conçus par Léon Bakst pour un spectacle des Ballets russes présenté à l'opéra Garnier en 1910 –, est par exemple ressuscité par l'association de cinq émeraudes de Colombie avec des turquoises et du lapis-lazuli taillés sur œuvre. « Tout provient de ce qui a précédé », résumait Jean-Jacques Cartier. Cet attrait quasi philosophique de la maison pour la notion de permanence se matérialise enfin par l'emploi de gemmes choisies pour leur qualité, mais aussi leur caractère, leur vibration intérieure, leur « je-ne-sais-quoi », comme disent souvent les talents de la maison, sous l'œil expert de Jacqueline Karachi-Langane, directrice des créations haute joaillerie, qui conclut : « Laisser une pierre parler, c'est reconnaître en elle la mémoire du monde. »

> « LAISSER UNE PIERRE PARLER, C'EST RECONNAÎTRE EN ELLE LA MÉMOIRE DU MONDE. »
>
> *Jacqueline Karachi-Langane, directrice des créations haute joaillerie Cartier*

© AGNES LLOYD PLATT/CARTIER, ANNAÏCK LEJART/CARTIER (2)

Cinq émeraudes de Colombie totalisant 40,67 carats ont inspiré les accords chromatiques du collier Olorra qui, grâce au vert des émeraudes uni au bleu des topazes et du lapis-lazuli taillés sur œuvre, convoque le souvenir du décor de Paon cher à Louis Cartier.




SAGA

# MARQUE DE FABRIQUE

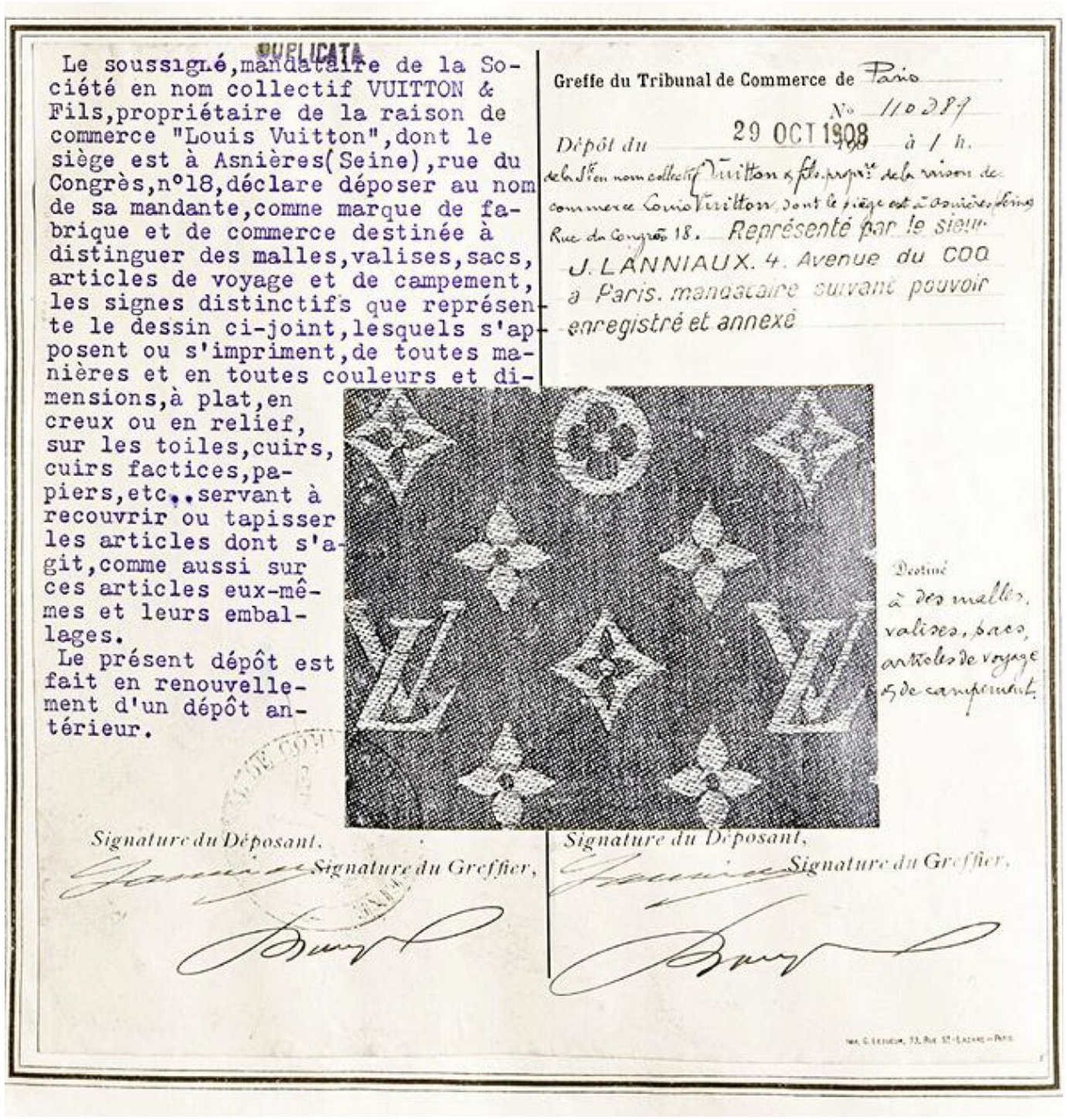
Créé en 1896 par le fils de Louis Vuitton, le « Monogram » avait d'abord pour but de lutter contre les contrefaçons avant de devenir l'emblème international du célèbre malletier. PAR **PAULINE SOMMELET**

Des initiales, LV, et une constellation de fleurs stylisées reflétant l'influence des grands courants artistiques de l'époque : d'emblée, le « Monogram », qui fête cette année ses 130 ans d'existence, porte en lui le destin d'un maroquinier parisien devenu l'un des fleurons du luxe international. « Quand mon arrière-arrière-grand-père Georges Vuitton le conçoit, il songe d'abord à rendre hommage à son père Louis, et ensuite à se démarquer de ses concurrents qui, à l'époque, sont légion », souligne Pierre-Louis Vuitton, responsable du savoir-faire malletier et représentant de la sixième génération familiale. On compte en effet à la fin du XIXe siècle entre 200 et 300 malletiers actifs à Paris. La toile rayée, lancée en 1872, puis celle damier, démarrée en 1888, ont déjà été brevetées pour éviter d'être contrefaites. Conçu d'abord en jacquard de lin, dans un camaïeu écru et terre de Sienne, le sigle s'inspire des « mon », les emblèmes familiaux nippons, à une époque où le japonisme bat son plein dans les arts décoratifs, tout comme il fait référence aux quadrilobes, rosaces et autres trèfles des cathédrales que le néogothique popularisé par Viollet-le-Duc a remis à la mode. Ces influences se retrouvent jusque « dans les carreaux de cuisine de la mai-

© MIGUEL MEDINA / AFP, CHARLY GOSP / LOUIS VUITTON

Imaginée après les premières toiles brevetées de la maison, la rayée déposée en 1872 et le damier en 1888, la toile monogrammée traverse toute l'histoire du maroquinier et ne cesse de se réinventer.

# Louis Vuitton


DUPLICATA

Le soussigné, mandataire de la Société en nom collectif VUITTON & Fils, propriétaire de la raison de commerce "Louis Vuitton", dont le siège est à Asnières (Seine), rue du Congrès, n°18, déclare déposer au nom de sa mandante, comme marque de fabrique et de commerce destinée à distinguer des malles, valises, sacs, articles de voyage et de campement, les signes distinctifs que représente le dessin ci-joint, lesquels s'apposent ou s'impriment, de toutes manières et en toutes couleurs et dimensions, à plat, en creux ou en relief, sur les toiles, cuirs, cuirs factices, papiers, etc., servant à recouvrir ou tapisser les articles dont s'agit, comme aussi sur ces articles eux-mêmes et leurs emballages.

Le présent dépôt est fait en renouvellement d'un dépôt antérieur.

Signature du Déposant,

Signature du Greffier,

Greffe du Tribunal de Commerce de Paris

N° 110284

Dépôt du 29 OCT 1908 à 1 h.

de la Sté en nom collectif Vuitton & Fils, propre à la raison de commerce Louis Vuitton, dont le siège est à Asnières, Seine, Rue du Congrès 18. Représenté par le sieur J. LANNIAUX. 4. Avenue du COQ à Paris. mandataire suivant pouvoir enregistré et annexé

Destiné à des malles, valises, sacs, articles de voyage et de campement

Signature du Déposant,

Signature du Greffier,

Déposé pour la première fois le 11 janvier 1897, le brevet du Monogram sera renouvelé en 1905 puis en 1908, autorisant dès cette époque les déclinaisons qui ont vu le jour des décennies plus tard.

son familiale d'Asnières-sur-Seine, note Pierre-Louis Vuitton. Esthète et précurseur, mon ancêtre consigne de façon très précise les utilisations possibles du monogramme dans le dépôt de brevet effectué en 1908. Il va même jusqu'à autoriser sa déclinaison en couleurs. » Un blanc-seing dont s'emparent les directeurs artistiques de la maison, à commencer par Marc Jacobs, en 1990. Devenues incontournables au sein de la maison, les collaborations avec des artistes tels Takashi Murakami, Stephen Sprouse ou plus récemment avec la Fondation Keith Haring revisitent régulièrement avec succès la toile Monogram.

Au fil des années, créativité et innovation se nourrissent mutuellement pour décliner le fameux sigle. Toile enduite peinte, tissu, cuir : l'évolution s'adapte aussi aux nouveaux usages liés à des changements de modes de vie. En 1959, une toile Monogram composée d'une base en coton protégée par un revêtement en vinyle permet d'imaginer des bagages plus souples et plus légers, témoins de la place croissante des voyages en avion. Plus largement, le discret emblème a essaimé au sein du département de joaillerie de la marque, qui lance en 2015 une collection baptisée Color Blossom, interprétation des fleurs stylisées du motif, travaillée dans des pierres de couleur semi-précieuses, de la nacre à la malachite en passant par la sodalite. Plus technique encore, une taille exclusive de diamants inspirée par le dessin de la toile de Monogram décuple le pouvoir de scintillement de bruts d'exception sélectionnés par la maison et travaillés ensuite afin d'obtenir 53 facettes – contre 57 pour une taille brillant classique. Une signature discrète qui illumine les derniers-nés – monocréoles, créoles, *earcuffs* et bagues – de la collection LV Diamonds, qui perpétuent plus d'un siècle plus tard la raison d'être d'un Monogram sans cesse réinventé.

**LE FAMEUX SIGLE S'INSPIRE DES EMBLÈMES FAMILIAUX NIPPONS ET DE L'ART DES CATHÉDRALES.**

© LAZIZ HAMANI / LOUIS VUITTON (2), ARCHIVES LOUIS VUITTON MALLETIER, LOUIS VUITTON (3), REUTERS/STEPHANIE LECOCQ




Conçu d'abord sur une toile de jacquard de lin dans un camaïeu écru et terre de Sienne, le Monogram inspire les collections de joaillerie avec Color Blossom, ici en malachite et diamants, et même une taille spécifique de diamant sur ce solitaire en or blanc (à gauche).

Objet de réinterprétation permanente, la toile Monogram est devenue un terrain de jeu pour les artistes contemporains sollicités par la maison, parmi lesquels Stephen Sprouse pour ce modèle Alma Graffiti sous la direction artistique de Marc Jacobs.

MÉTIERS D'ART

MÉTIERS D'ART

Brigitte Montaut et Rémi Meunier ont donné une nouvelle impulsion au discret atelier parisien fondé en 1930 par Joseph Renard, sellier maroquinier et l'un des premiers Compagnons du Tour de France.

## ACCESSOIRE

# LE « SHERPA » DE LA REINE

**Le nouveau sac fétiche de l'épouse de Charles III vient de Paris. Une création raffinée et discrète de l'atelier Renard, le sellier maroquinier confidentiel de la place du Palais-Bourbon qui a ouvert ses portes à *Images du Monde* en exclusivité.**

PAR **FRÉDÉRIC BRUN**

Certains détails, même les plus discrets, ne passent pas inaperçus. Pour les célébrations liées au centième anniversaire de la naissance d'Élisabeth II, le 21 avril dernier, la reine Camilla portait une robe-manteau bleu foncé rehaussée de broderies, réalisée par l'une de ses couturières favorites, la créatrice londonienne Fiona Clare Aldridge. Les spécialistes de l'allure royale s'attendaient à voir en complément un sac à main de la maison Launer, le maroquinier britannique préféré d'Élisabeth II et qui conserve le *Royal Warrant* (mandat) de fournisseur officiel attitré de la Couronne depuis plus de soixante ans. Surprise : dans la main de l'épouse de Charles III, une élégante et discrète pochette bleue, assez mystérieuse, en cuir de crocodile et nubuck. Sans aucun marquage apparent, le bagage aux lignes inédites, aux détails sophistiqués et aux finitions soignées intrigue immédiatement.

Ce n'est pas à Londres mais bien à Paris qu'il a été conçu. Inutile de chercher derrière les grilles de Buckingham Palace : pour en découvrir les secrets, il faut pousser la grande porte bleue du numéro 3 de la place du Palais-Bourbon. Dans la cour verdoyante, de hautes fenêtres laissent entrer la lumière qui éclaire les établis des artisans de l'atelier Renard. Dirigé par Brigitte Montaut et Rémi Meunier, le sellier maroquinier parisien cultive la discrétion. Il faut savoir gagner leur confiance avant d'obtenir des confidences sur le fameux sac à main. « Ce modèle a en effet été créé spécialement pour la reine Camilla : nous voulions donner naissance à un sac particulièrement élégant, en journée comme en soirée, dans lequel on



© ATELIER RENARD, TIM ROOKE/SIPA.



**Pour Brigitte Montaut et Rémi Meunier, la création est une manière de repousser les limites du savoir-faire afin de faire entrer en adéquation l'objet et sa fonction.**

peut ranger ses indispensables en toute intimité. Nous avons pour cela imaginé un système de fermeture à l'aide d'un fermoir conique, en laque urushi traditionnelle, réalisé à la main au Japon par un maître laqueur. Connaissant le goût de Sa Majesté pour le bleu, nous avons voulu mélanger les textures autour de cette couleur. Le nubuck offre son toucher doux, intime, tandis que le crocodile rehausse le luxe de ce sac entièrement cousu à la main. Quand nous avons voulu trouver un nom à ce modèle, le mot "sherpa" nous est venu naturellement : un compagnon sûr vers les plus hauts sommets », explique Rémi Meunier. La reine aurait été tellement conquise par ce modèle qu'un autre exemplaire, rose celui-ci, aurait été réalisé. Mais, pour l'heure, il n'a fait aucune apparition officielle.

Camilla profitera-t-elle d'une prochaine visite à Paris pour découvrir l'atelier Renard ? L'idée n'intimide pas vraiment Brigitte Montaut et Rémi Meunier, toujours prompts à faire connaître les savoir-faire exceptionnels de leurs artisans. « Depuis 1930, nous fabriquons des objets d'exception en cuir en plein cœur de Paris. Nous produisons très peu de pièces par an, pour appliquer ce que nous appelons "l'intelligence du geste" à chaque étape de la fabrication. Notre raison d'être est de réaliser les objets de toute une vie, en perpétuant un savoir-faire transmis de génération en génération. Volontairement petits, cachés, nous cultivons le travail dans la lenteur, le sens du moindre détail, ainsi que le goût de la création. Nous pensons que les objets réalisés avec le cœur valent infiniment plus que ceux fabriqués par des machines », assure Rémi Meunier. Si quelques sacs sont disponibles, l'atelier ne travaille quasiment qu'à la commande. Les familles royales ou princières du monde entier, mais aussi des particuliers aux goûts raffinés, y ont leurs habitudes de longue date pour des projets spéciaux entièrement sur mesure, des bagages spécifiques, ou des aménagements dans des avions privés ou des yachts. « De l'étui pour un cure-dent en or à la malle cabine, nous avons réalisé tous types de pièces, même les plus insolites, comme des étuis pour des lingots d'or ou pour des bijoux, ou encore des objets d'ameublement pour le plus grand bateau du monde », conclut Rémi Meunier.

© ATELIER RENARD (5), MARK CUTHBERT/UK PRESS VIA GETTY IMAGES.

MÉTIERS D'ART

Gestes précis et savoir-faire incomparable sont les atouts des artisans de l'atelier Renard. Entre leurs mains expertes équipées d'outils traditionnels prennent forme des articles façonnés dans les plus beaux cuirs, comme le veau, l'agneau et le taurillon, mais aussi des peaux exotiques ou rares, comme le crocodile, le lézard ou le galuchat.

EXPOSITION

# GUSTAVE FAYET À LA FONDATION LOUIS VUITTON
# UN TOUCHE-À-TOUT DE GÉNIE

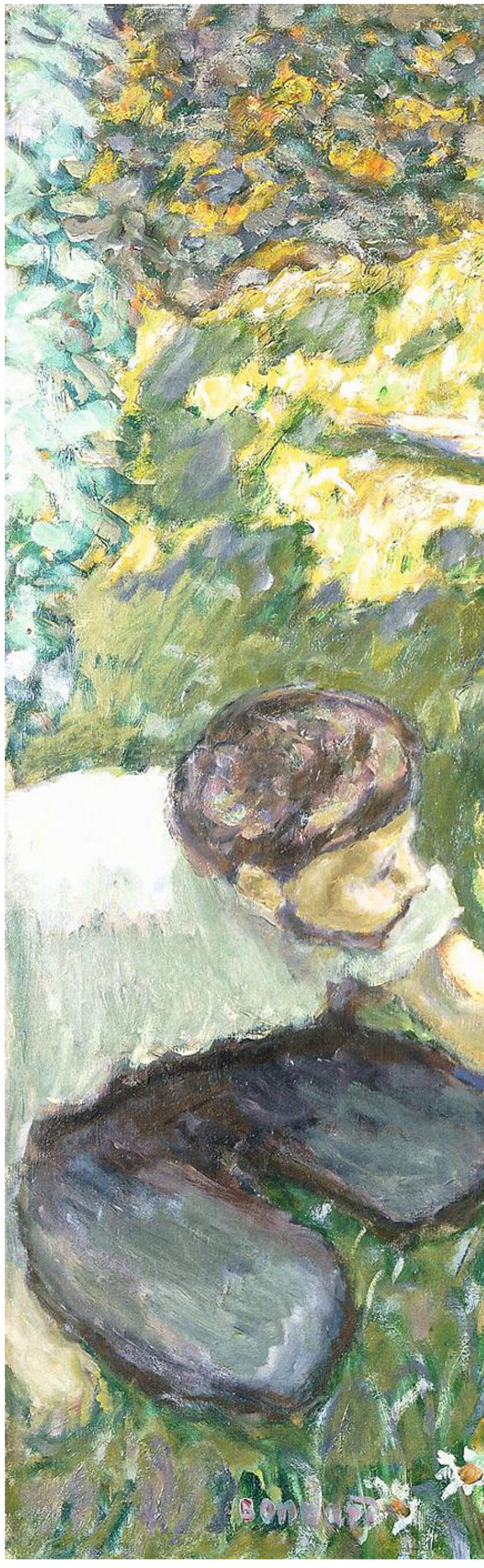
La collection de chefs-d'œuvre allant de Gauguin à Van Gogh et Odilon Redon de ce viticulteur biterrois sera exposée en octobre à Paris. Sylvie Patry, conservateur et co-commissaire de cette rétrospective, revient sur le destin hors du commun d'un esthète qui fut aussi un créateur. PROPOS RECUEILLIS PAR **PAULINE SOMMELET**

**Comment expliquez-vous que ce personnage ait été aussi largement oublié ?**

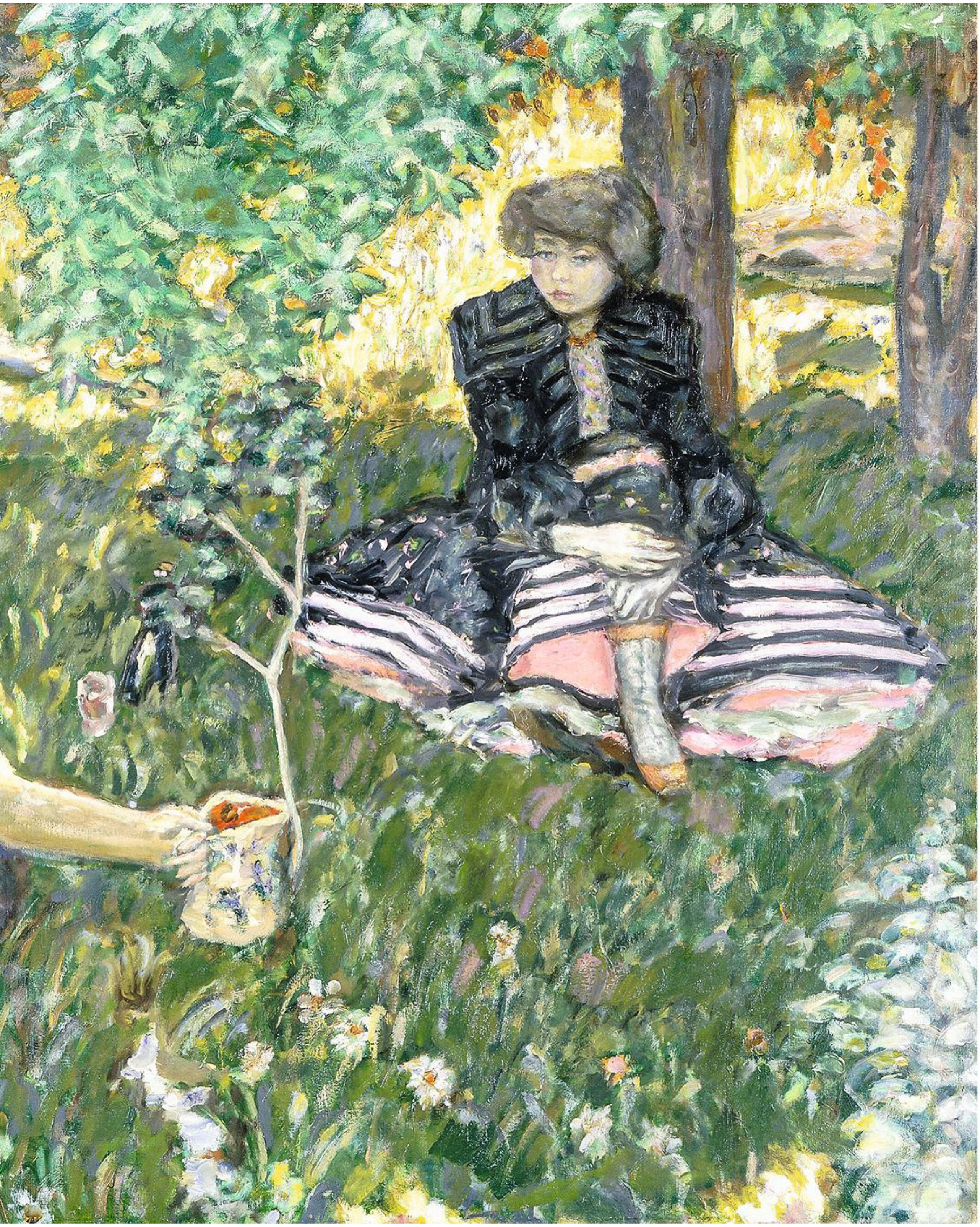
Son nom était connu et familier, mais seulement des spécialistes de Gauguin et d'Odilon Redon. Pour le reste, on savait juste que c'était un grand collectionneur du XX^e^ siècle originaire de Béziers qui avait eu ce projet extraordinaire à l'abbaye de Fontfroide, mais il restait beaucoup de zones d'ombre car la collection a été dispersée juste après sa mort et ses archives sont restées inaccessibles jusqu'à récemment.

**Qu'est-ce qui a fait de Gustave Fayet le collectionneur exceptionnel qu'il est devenu ?**

D'abord il est issu d'une lignée de viticulteurs très aisée, l'une des plus grosses fortunes du Midi. C'est l'époque où Béziers compte beaucoup de familles extrêmement prospères. Par ailleurs, son père et son oncle sont eux aussi des peintres amateurs, qui ont appris leur art auprès de Charles Daubigny. Ces deux clés, l'argent et la sensibilité artistique, vont s'avérer essentielles pour amorcer sa collection. Enfin, lui-même peint et expose dans des salons régionaux et jusqu'à Paris. En 1885, à 20 ans, il achète un premier tableau signé Monticelli, un artiste marseillais que connaît sa famille. Puis il rachète un ensemble



Cette toile de Bonnard, *Plaisir de campagne ou Le Jardinier*, datant de 1903, est acquise dès 1905 par Gustave Fayet auprès de la galerie Bernheim-Jeune. Elle est aujourd'hui conservée dans une collection particulière.



© SCALA FLORENCE



de toiles où figurent déjà Pissarro, Sisley, Manet, mais il va s'en défaire assez vite. Ce sera le point de départ de son activité de collectionneur qu'il va mener avec un ancien condisciple du lycée qui l'encourage à acheter des artistes encore émergents, comme Van Gogh et Gauguin.

**Comment expliquer sa passion pour Gauguin, dont il possède près de 200 pièces toutes techniques confondues ?**

Il faut signaler aussi le grand nombre d'Odilon Redon – jusqu'à 300 œuvres. Si l'on se réfère à ses propres réalisations pour comprendre ce qu'il aime chez ses artistes, on comprend que c'est un homme de la couleur, attiré par des expressions artistiques qui vont du côté de l'imaginaire et d'une forme de spiritualité qui s'affirme de plus en plus à la fin de sa vie. Son ami André Suarès dit de lui qu'il a deux faces, une lumineuse et une sombre. Sa collection reflète cette complexité, avec un attrait pour la dimension sensible et sensuelle de la peinture, et un goût prononcé pour le symbolisme. Ses tableaux convoquent un ailleurs.

**« Sa collection reflète un attrait pour la dimension sensible et sensuelle de la peinture. »**
*Sylvie Patry*

**Comment avez-vous procédé pour retrouver les œuvres ?**

Nous avons effectué un travail d'enquête à travers le monde, avec des bons résultats mais aussi des cas difficiles : pour Bonnard, nous avions parfois juste un titre d'œuvre, pas même une photo. Nous avons compris que Fayet avait possédé jusqu'à 55 Bonnard : parmi eux, tous n'ont pas été identifiés. Il y avait également la situation, au musée d'Orsay, d'un Toulouse-Lautrec qui était dans les collections mais dont nous ne savions pas qu'il avait appartenu à Gustave Fayet. Nous avons retrouvé l'*Autoportrait à la palette* de Gauguin, dont nous avions perdu la trace. Localisé dans une collection particulière, il sera présent à l'exposition. Il n'avait pas été montré au public depuis la rétrospective Gauguin de 1989 au Grand Palais. Enfin, *L'Autoportrait à l'oreille bandée* de Van Gogh, qui n'avait pas été présenté dans l'Hexagone depuis 1937 ni prêté pour une exposition depuis 1990, est resté dans une collection particulière. Son propriétaire a accepté ce prêt en raison de la confiance accordée à la Fondation et au travail de recherche mené sur Fayet. Ce choix est d'autant plus pertinent que cette œuvre occupait une place centrale dans sa collection : il l'a conservée dans sa chambre, au fil de ses différentes demeures (pas à l'abbaye de Fontfroide), jusqu'à la fin de sa vie.

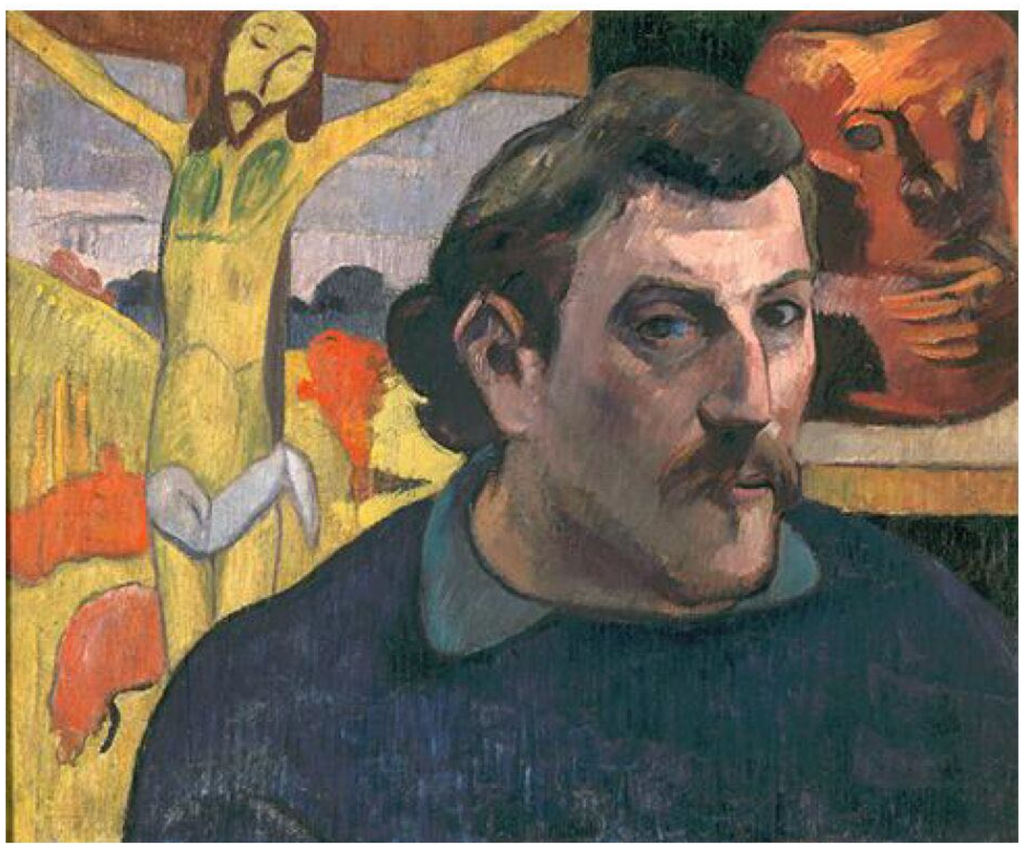
**Pourquoi s'intéresse-t-il à l'abbaye de Fontfroide au point de l'acheter ?**

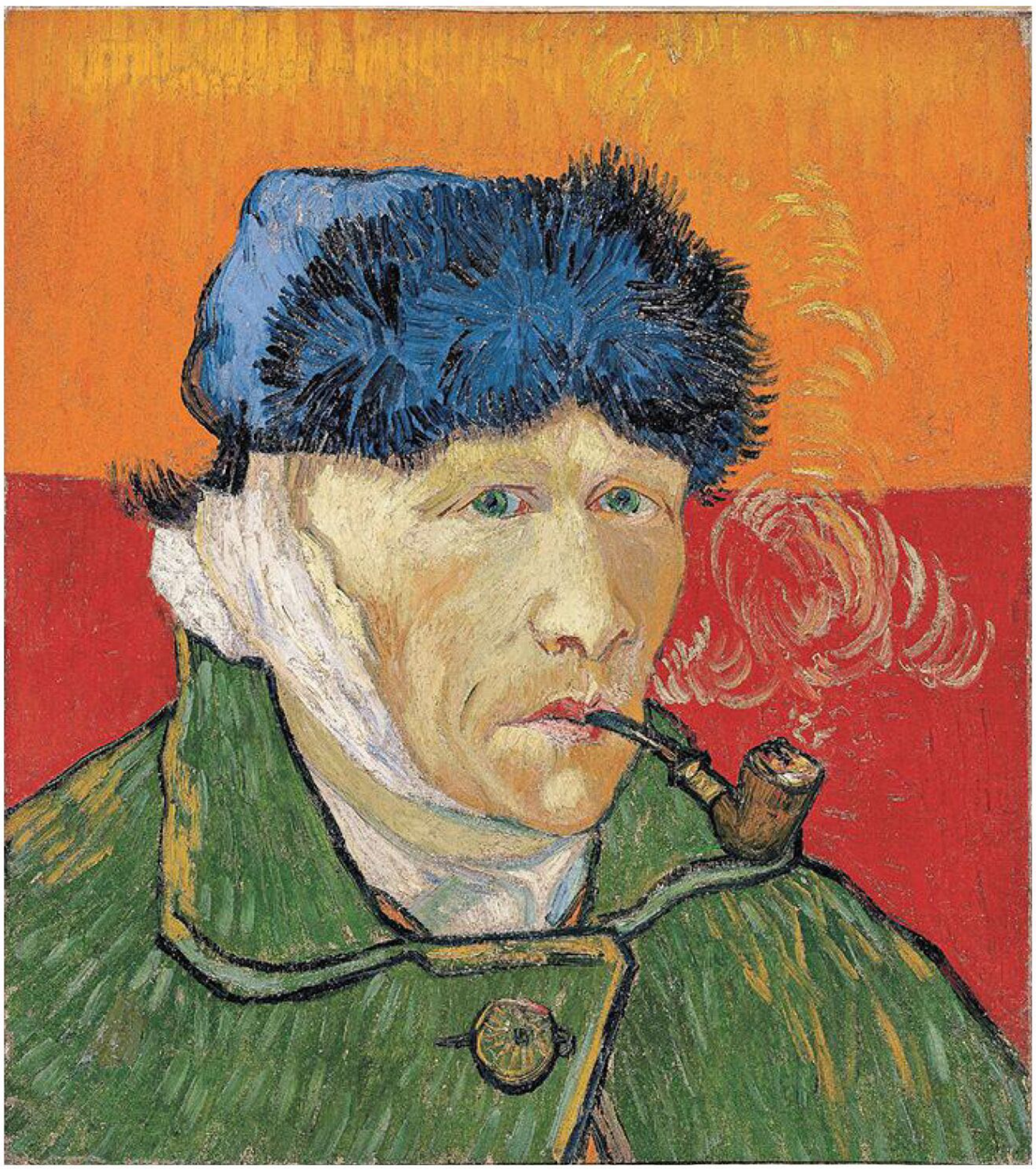
C'est un endroit qu'il connaît bien, qu'il fréquente beaucoup avec sa femme, c'est d'ailleurs avec la dot de cette dernière qu'il va le payer.

© ALLISON BELLIDO/MUSÉE D'ORSAY, FONDATION LOUIS VUITTON/NICOLAS MATHEUS (2), BRIDGEMAN IMAGES, MUSÉE D'ORSAY/DIST. GRAND PALAIS RMN/PATRICE SCHMIDT

Quand Gustave Fayet acquiert l'abbaye de Fontfroide, il y fait venir Odilon Redon (ci-contre, avec Fayet et ses enfants) pour concevoir des panneaux pour sa bibliothèque (ci-dessus). Gauguin fut son autre grande passion, comme en témoigne *L'Autoportrait au Christ Jaune*. Aquarelle sur buvard ou céramiques, il était lui-même un créateur.







*L'Autoportrait à l'oreille bandée* de Van Gogh n'avait pas été montré en France depuis près de quatre-vingt-dix ans.

C'est un peu un effet de mode, pour des propriétaires privés, d'acquérir des lieux de ce style : Royaumont change de mains à la même époque, dans le sillage de la séparation de l'Église et de l'État, et c'est aussi le moment où l'Américain Barnard achète des cloîtres pour en faire un musée à New York. Dès 1908, il séjourne à Fontfroide avec Odilon Redon. L'endroit sera désacralisé mais son ambition reste baignée dans une atmosphère spirituelle et tournée vers l'art.

**Odilon Redon va même créer une œuvre monumentale pour l'abbaye…**

Gustave Fayet lui commande un décor destiné à la bibliothèque, 2grandes toiles de 2 sur 6,5 mètres qui n'avaient pratiquement jamais été montrées au public et qui seront présentées à la Fondation. Elles représentent *Le Jour* et *La Nuit*, mais on y retrouve la synthèse du parcours artistique du peintre et de son commanditaire. Fontfroide fonctionne comme une sorte d'abbaye de Thélème, un lieu dédié aux arts où sont rassemblées les disciplines artistiques dans une forme d'émulation intellectuelle très féconde.

**Gustave Fayet fut lui aussi un artiste, peintre, mais aussi céramiste, créateur de tapis et d'aquarelles sur buvard…**

Le plus étonnant est sa manière de se réinventer. À partir de 1910, il se lance dans des compositions végétalo-abstraites sur buvard très belles, où le hasard joue un grand rôle et qui donnent lieu aussi à des tapis. Il va également créer des papiers peints et lancer une maison de mode. Avant de mourir en septembre 1925, il est plus connu et collectionné pour ses tapis que pour toute autre chose. Qui sait ce qu'il aurait imaginé si la mort ne l'avait pas fauché à 60 ans : l'un de ses descendants me disait l'autre jour qu'il serait probablement devenu producteur de cinéma ! C'est un homme qui était perpétuellement à l'affût de la beauté et de la nouveauté.

***GUSTAVE FAYET, COLLECTIONNEUR-CRÉATEUR*,**
**Fondation Louis Vuitton, du 9 octobre au 8 mars 2027. fondationlouisvuitton.com**

© PETER SCHÄLCHLI, FONDATION LOUIS VUITTON/NICOLAS MATHEUS, GRANDPALAISRMN (MUSÉE D'ORSAY)/HERVÉ LE-WANDOWSKI, ASSOCIATION DU MUSÉE D'ART GUSTAVE FAYET

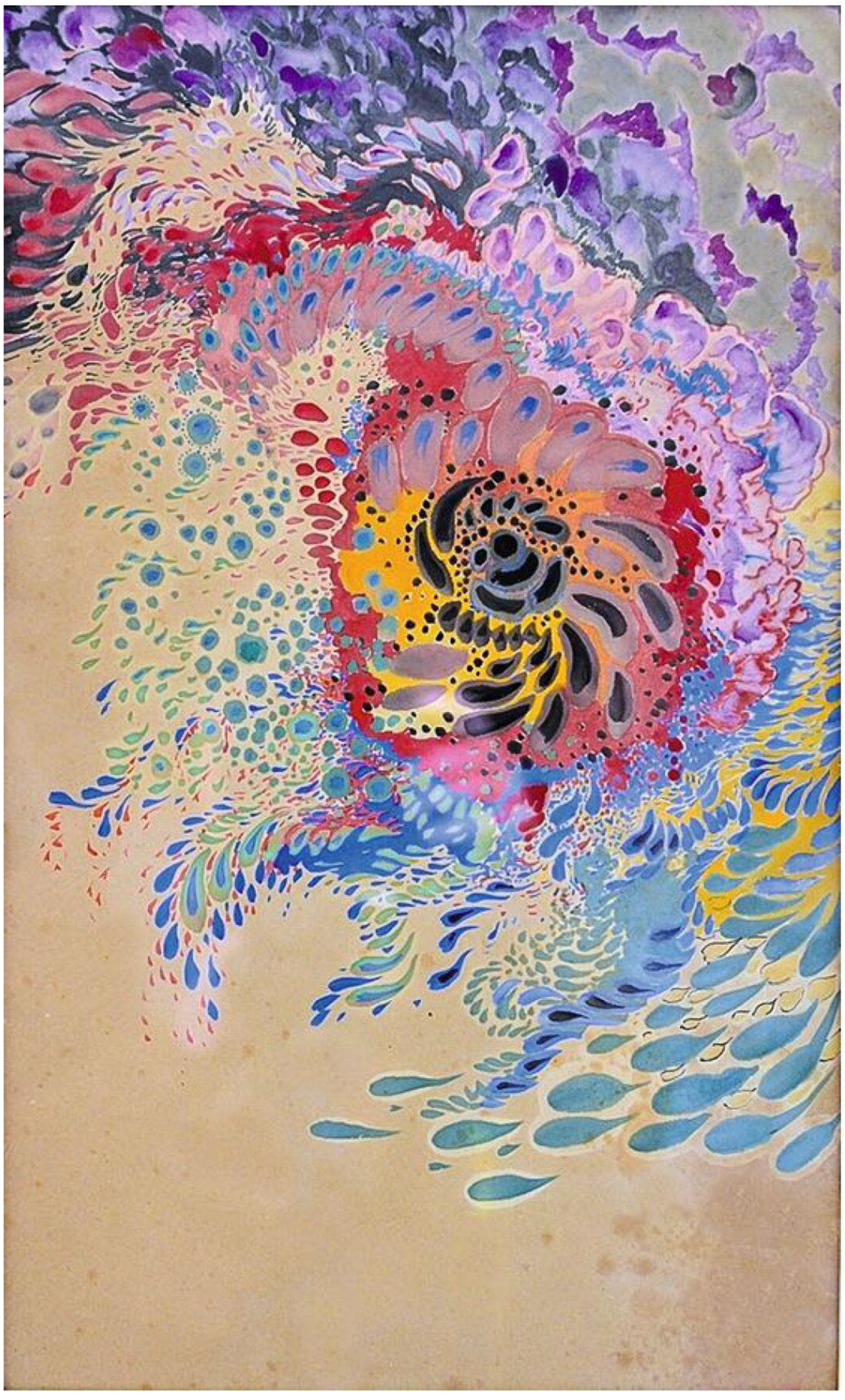


*La Nuit*, l'un des panneaux monumentaux réalisés par Odilon Redon pour la bibliothèque de Fontfroide, un ensemble décoratif où se déploie son style si particulier.

Ci-contre, une aquarelle sur buvard signée Fayet représentant un motif floral : on retrouve ce type d'iconographie dans les tapis édités par le mécène, très prisés à l'époque.



*Rousse (La Toilette)*, de Toulouse-Lautrec, fut acquis auprès d'Ambroise Vollard et revendu à Paul Rosenberg. Gustave Fayet achetait principalement auprès des grands marchands de l'époque, ainsi qu'aux enchères.



HISTOIRE



Depuis la mer, le quartier du Couchant se caractérise par les lignes courbes de ses constructions aux noms qui fleurent bon les vacances : le Rayon Vert, Ipanema, les Belles Plages, le Poséidon… Ci-dessous, le Babylone, construit en 1969 et signé de l'architecte Henri Castella, explore les infinies possibilités du béton.





## 60 ANS DE LA GRANDE-MOTTE

# UNE ODYSSÉE BALNÉAIRE

Six décennies après le premier coup de bulldozer qui a lancé un chantier de trente ans, la ville languedocienne opère un étonnant retour en grâce. Et si cette station créée de toutes pièces pour loger plus de 120 000 estivants chaque été, longtemps décriée, était une réussite esthétique et urbanistique ? L'œuvre d'un homme, l'architecte Jean Balladur.

PAR **MARIE-EUDES LAURIOT PRÉVOST**



© C. BAUDOT/E-COM-PHOTOS.EU, NICOLAS MILLET, OFFICE DE TOURISME DE LA GRANDE MOTTE





Lointain cousin d'Édouard Balladur, Jean Balladur, ici photographié par Bob ter Schiphorst, se voit confier l'urbanisme et l'architecture de La Grande-Motte dès 1963. Le chantier est mené tambour battant.

Béton-sur-Plage, La Grande-Moche… il y a des surnoms plus flatteurs, mais depuis le début de sa construction en 1966, la ville de La Grande-Motte a collectionné les quolibets, mal aimée, critiquée pour son architecture brutaliste posée sur le littoral languedocien, construite de toutes pièces à même la dune pour répondre à la soif de soleil et de vacances des Français, en congés payés depuis 1936. C'était mal connaître sa capacité de résilience, puisqu'après avoir reçu le label Patrimoine du XXe siècle en janvier 2010, la cité balnéaire opère un vrai retour en grâce auprès des amateurs d'architecture, de design et même d'art de vivre. Ils saluent la philosophie et l'humanisme qui ont prévalu à sa conception et la rangent désormais aux côtés de Chandigarh, en Inde, quasi jumelle, et Brasilia, inaugurée sept ans plus tôt.

Un homme prévaut à cette aventure emblématique des Trente Glorieuses : Jean Balladur. Comme son lointain cousin Édouard, qui deviendra Premier ministre sous François Mitterrand en 1993, il est né à Smyrne (Izmir), dans l'actuelle Turquie. Étudiant brillant à Paris, élève de Jean-Paul Sartre, résistant et diplômé d'architecture en 1954, il a effectué un passage dans l'agence de Le Corbusier et admire l'esthétique de Mies van der Rohe, figure du Bauhaus. En 1963, à près de 40 ans, il est nommé architecte en chef dans le cadre de l'aménagement du littoral du Languedoc-Roussillon par la mission Racine, créée la même année. Tel un « commando au sein de l'administration française », elle vise à proposer 500 000 lits touristiques sur le littoral languedocien. Il s'agit d'enrayer l'exode estival des Français vers l'Espagne de Franco, qui a déjà compris le bénéfice à tirer du tourisme de masse.

Le long des 180 kilomètres de côte qui s'étendent entre Le Grau-du-Roi et Argelès-sur-Mer, dans une région plate jusqu'alors dédiée à la viticulture, la France a pourtant la mer, le sable blanc, le soleil… et les insectes inhérents aux lagunes situées à l'arrière. À coups de rachats plus ou moins secrets et de démoustication, la mission Racine se retrouve bientôt avec un parc de 4 000 hectares. Jean Balladur se voit confier un cordon littoral entre mer et lagune, territoire de 750 hectares rattaché à la commune de Mauguio. La Grande-Motte tirera son nom d'une ferme viticole isolée, proche d'une dune haute de 5 mètres.

**« Le soleil découpait au ciseau l'ombre noire des pins que nous venions de planter. L'avenir souriait à nos espoirs. »**

*Jean Balladur*

© BOB TER SCHIPHORST, JEAN PAUL DESVERNE/LA GRANDE MOTTE, NICOLAS MILLET, OFFICE DE TOURISME DE LA GRANDE MOTTE

À La Grande-Motte, le béton moulé se plie à la technique de la modénature, qui anime les façades selon des rythmes caractéristiques des années 1970, comme ici avec la résidence Le Commodore.



Après la marina construite en 1967, les Pyramides sont les premiers immeubles à sortir du sable l'année suivante. Elles restent l'un des emblèmes de La Grande-Motte.

L'architecte et urbaniste se met au travail après une visite de Brasilia, persuadé du pouvoir incroyable et infini des possibilités plastiques du béton. Il veut créer une symbiose entre le bâti et le végétal, équilibrer tourisme et habitat, atténuer les effets du vent en le « peignant par des constructions judicieusement disposées ». Et surtout concevoir un esprit de vacances grâce à une abondance d'équipements de loisirs. Les estivants vivront au contact de la nature, dégagés des contraintes urbaines, tandis que la voiture sera tenue à distance de la plage. Ils s'installeront dans des immeubles aux formes étonnantes qui participeront à leur détente. Avenue Plein Soleil, rue des Navigateurs, allée des Phéniciens, avenue du Couchant… le plan de circulation est à l'unisson. Il prévoit des passages piétons et cyclistes pour « couper le fromage » et plonger plus vite dans la grande bleue.

Un an après la pose de la première pierre, le port de plaisance est creusé. Dès l'été 1968, les deux premiers immeubles pyramide emblématiques de La Grande-Motte sont livrés. Les travaux sont menés au pas de charge. Chaque semaine, Jean Balladur fait le voyage depuis Paris, dossiers et plans sous le bras. À ses côtés, les paysagistes Pierre Pillet et Elie Mauret vont bientôt convertir ce quasi-désert en oasis grâce à l'eau du canal du Rhône à Sète, creusé dès 1960 par la Compagnie du Bas-Rhône Languedoc. Pins parasols, lauriers roses, palmiers… le vœu de l'architecte de donner l'impression de « pénétrer dans une forêt » se réalise, le miracle opère. « La survie du monde végétal ne va-t-elle pas de pair avec celle des hommes ? Leur réconciliation avec cette terre dépouillée par les vents et la mer devait naître pour moi de la présence quotidienne, à leurs côtés, du règne généreux des arbres et des fleurs », écrit Jean Balladur. Finalement, il passera trente ans de sa vie à bâtir La Grande-Motte, lui ajoutant d'année en année de nouvelles constructions, comme en 1975, l'église Saint-Augustin avec son porche face à la mer, ou autant de résidences dont le nom à lui seul – l'Ipanema, la Dame au Lotus, les Colverts, le Temple du Soleil ou le Grand Voilier – vaut adresse.

Devenue commune à part entière le 1er octobre 1974, elle comptait 8 400 habitants lors du dernier recensement de 2023, et peut voir sa population bondir à 120 000 personnes en été. Elle inspire aujourd'hui des artistes qui viennent danser dans les méandres de ses constructions, des lampes de designers et s'honore même du label Green Destinations niveau or pour sa démarche de tourisme éthique et responsable. Comble de l'ironie, La Grande-Motte inaugurera l'an prochain un second hôtel 5 étoiles, signe qu'elle n'est plus seulement la station balnéaire des congés payés, qui fêtent cette année leurs 90 ans.

**VOIR** Des visites guidées de deux heures sont organisées régulièrement. Dates et réservation auprès de l'office du tourisme : **lagrandemotte.com**

***URBAN UTOPIAS.*** ***La Grande-Motte, Brasilia, Chandigarh,*** exposition de photographies de Stéphane Herbert, du 5 octobre au 4 décembre, à l'Alliance française de Brasilia. **afbrasilia.org.br**

© NICOLAS MILLET

Fondation des Monastères

# UN DÉFI PLEIN D'AVENIR

©Crédit photo : Prod03

## Sauvegarder le patrimoine des communautés monastiques avec la Fondation des Monastères

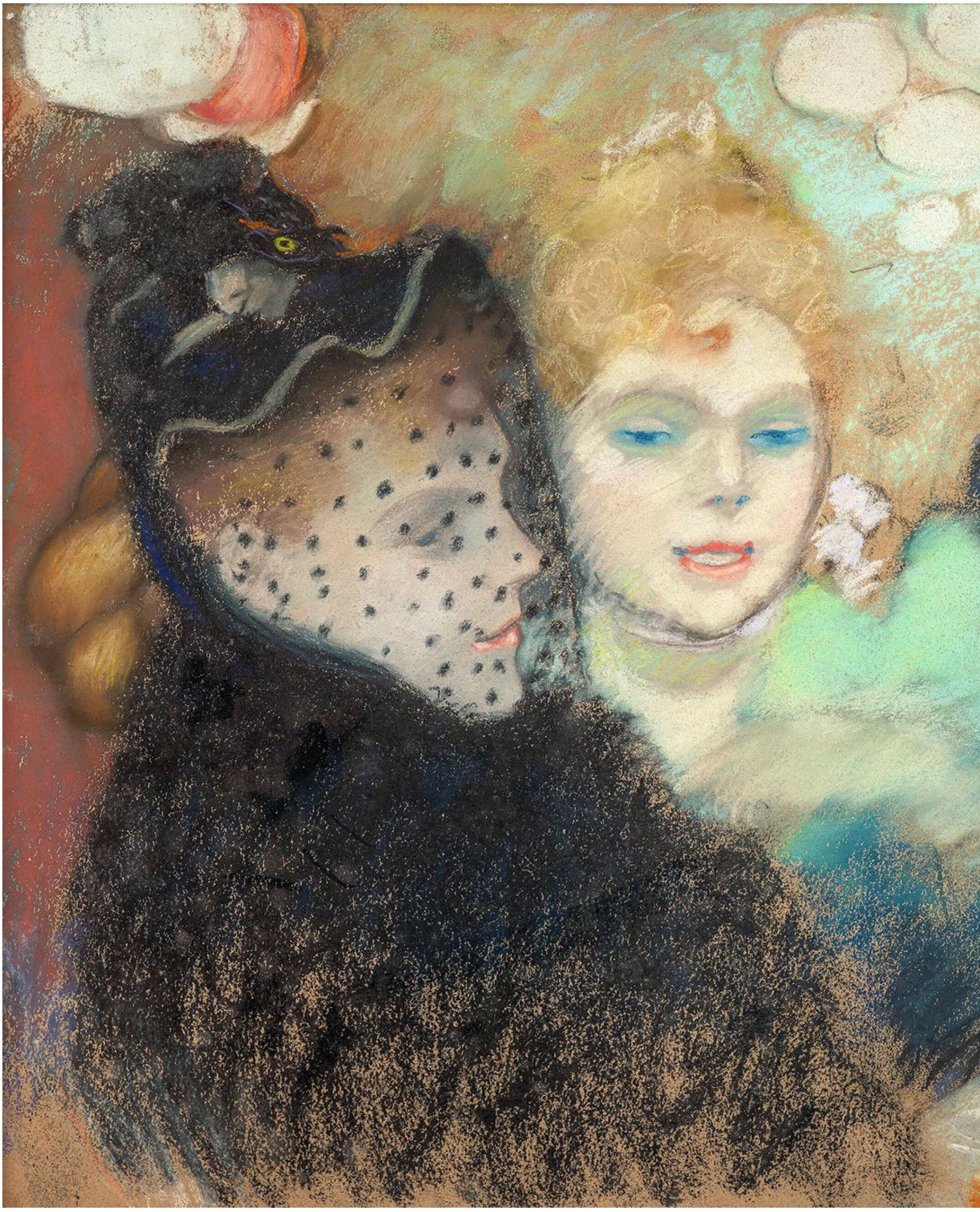
Tout don ouvre droit à des réductions fiscales, dans le cadre de l'IR, de l'IS et de l'IFI
**Legs, donations et assurances vie sont exonérés de droits de mutation**

**01 45 31 02 02**

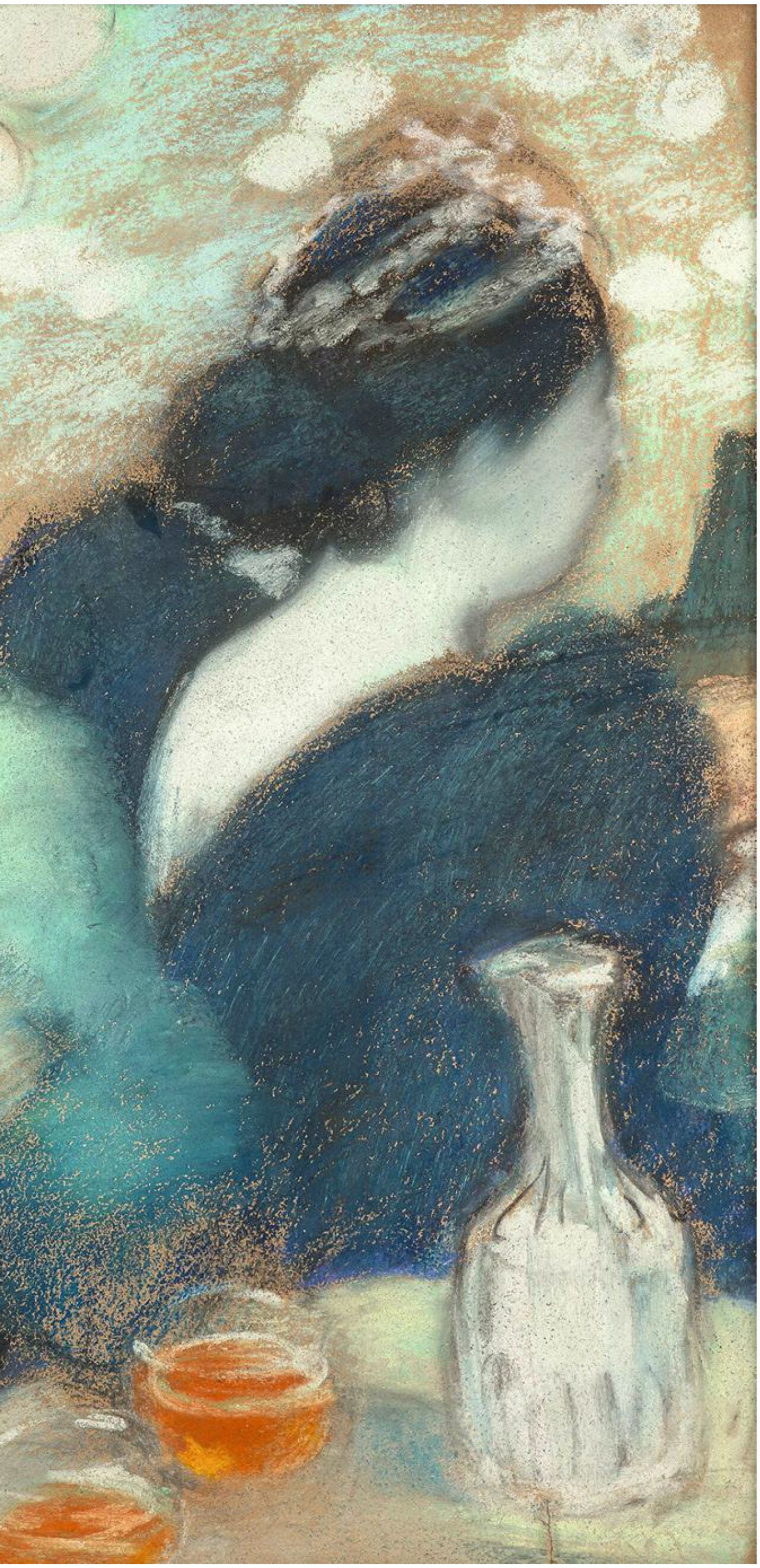
**www.fondationdesmonasteres.org**

**Fondation des Monastères - 14 rue Brunel - 75017 Paris**
**fdm@fondationdesmonasteres.org**

Fondation reconnue d'utilité publique par décret du 21 août 1974,
exclusivement financée par la générosité de donateurs privés ou d'entreprises.
Ses comptes sont certifiés par le Cabinet Mazars.



© ARTCURIAL



LOUIS GRANDCHAMP DES RAUX

# LA FIN D'UN CHAPITRE

Expert et collectionneur, ce passionné disperse chez Artcurial un ensemble de peintures qui fait la part belle aux nabis et où figurent Millet, Corot ou encore Maurice Denis. Mais il n'a certainement pas fini d'acheter des tableaux…

PAR **PAULINE SOMMELET**

LOUIS ANQUETIN – *Au bar*
Pastel sur papier marouflé
sur carton, vers 1891.
Estimation entre 250 000 et 350 000 €.



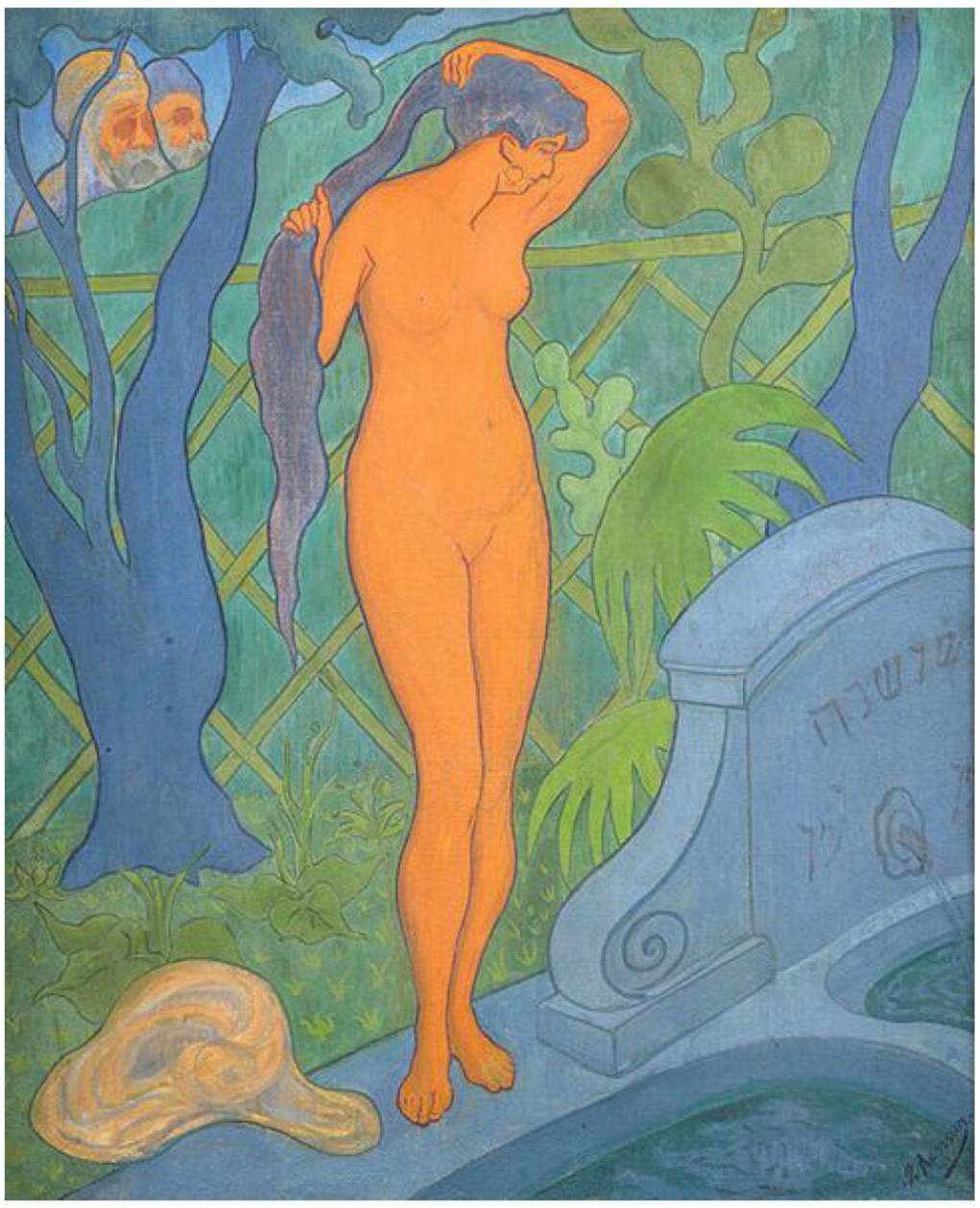
Louis Grandchamp des Raux, entouré des œuvres dont il ne se sent « que le dépositaire ». Au mur, on reconnaît une partie des tableaux mis en vente, notamment le *Sous-bois aux arbres japonisants* de Paul Serusier, *Madame Hessel au coin du feu* d'Édouard Vuillard ou encore *La Terrasse, maquette du décor de l'acte III du Songe de la Belle au Bois* de Maurice Denis.

« Je considère que les œuvres d'art appartiennent à ceux qui les ont peintes, jamais vraiment à ceux qui les possèdent. Nous n'en sommes que les dépositaires. Je suis très attaché à ma femme et à mes enfants, mais mes tableaux, c'est autre chose : ils continueront à vivre sans moi. » Ainsi parle Louis Grandchamp des Raux, pourtant assis face à une sublime toile de Maurice Denis. On y reconnaît Marthe, la femme de l'artiste, en train de s'affairer devant un vaisselier pour servir un repas dont on devine les contours à l'arrière-plan. « L'assiette qu'elle porte est décorée d'un poisson, symbole chrétien par excellence. Une lumière extraordinaire émane de l'œuvre, que l'on peut lire comme une réinterprétation des pèlerins d'Emmaüs », poursuit le collectionneur, encore sous le charme d'un tableau qu'il va cependant mettre en vente.

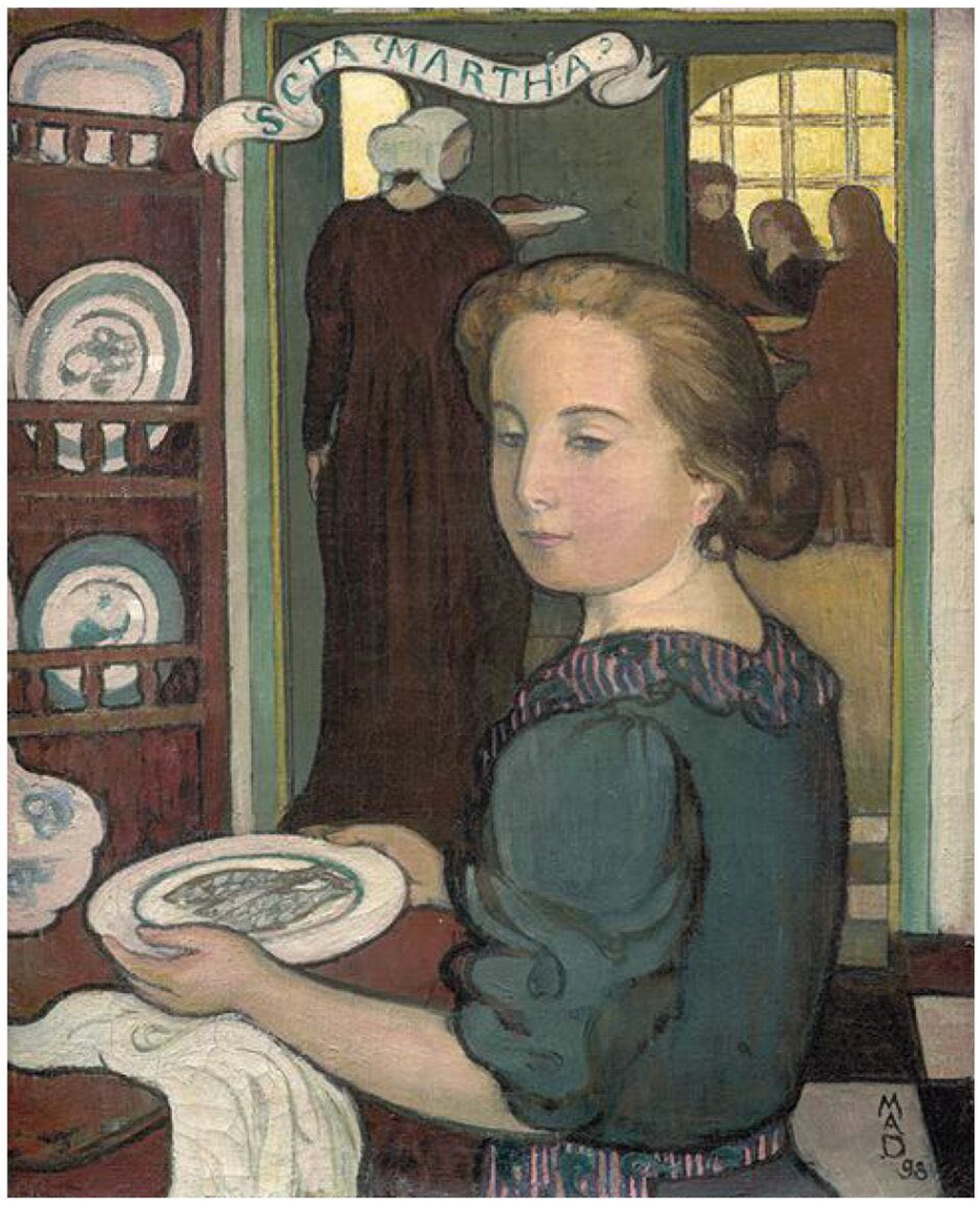
Avec près de 75 autres œuvres, il sera donc proposé par la maison Artcurial durant la traditionnelle « semaine de l'art » parisienne, quand la foire d'art contemporain Art Basel Paris bat son plein. L'occasion pour celui qui va se retrouver face à une page vierge de recommencer aussitôt sa quête de chefs-d'œuvre sous la verrière du Grand Palais ? Ce ne serait pas la première fois qu'il se déleste de trésors patiemment accumulés au fil des ventes et des galeries pour repartir à zéro : sa première collection, dont il s'est séparé en 2015, s'organisait autour de maîtres français des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, comme une suite chronologique de ces paysages hollandais admirés dans son enfance au sein d'une famille pour qui l'art était une religion. « Enfant, j'ai passé plus de temps dans les musées qu'à l'école », s'amuse celui qui a continué pendant des années à se former l'œil en contemplant les cimaises des grandes institutions culturelles. « J'ai participé à la création de l'étude d'Eric Turquin dans le milieu

**« Enfant, j'ai passé plus de temps dans les musées qu'à l'école. »**

*Louis Grandchamp des Raux*



PAUL-ÉLIE RANSON – *Suzanne et les vieillards*
Encaustique sur toile, 1891.
Estimation entre 250 000 et 350 000 €.




MAURICE DENIS – *Sancta Martha*
Huile sur toile, 1893.
Estimation entre 600 000 et 800 000 €.



ÉDOUARD VUILLARD
*Misia Natanson dans un bois*
Huile sur carton, vers 1897–1899.
Estimation entre 450 000 et 650 000 €.

© ARTCURIAL (4)



**BERTHE MORISOT – *Dans les vignes***
Pastel sur papier, 1882.
Estimation entre 250 000 et 350 000 €.

**PIERRE BONNARD – *La Petite Fenêtre***
Huile sur toile, 1946.
Estimation entre 550 000 et 750 000 €.

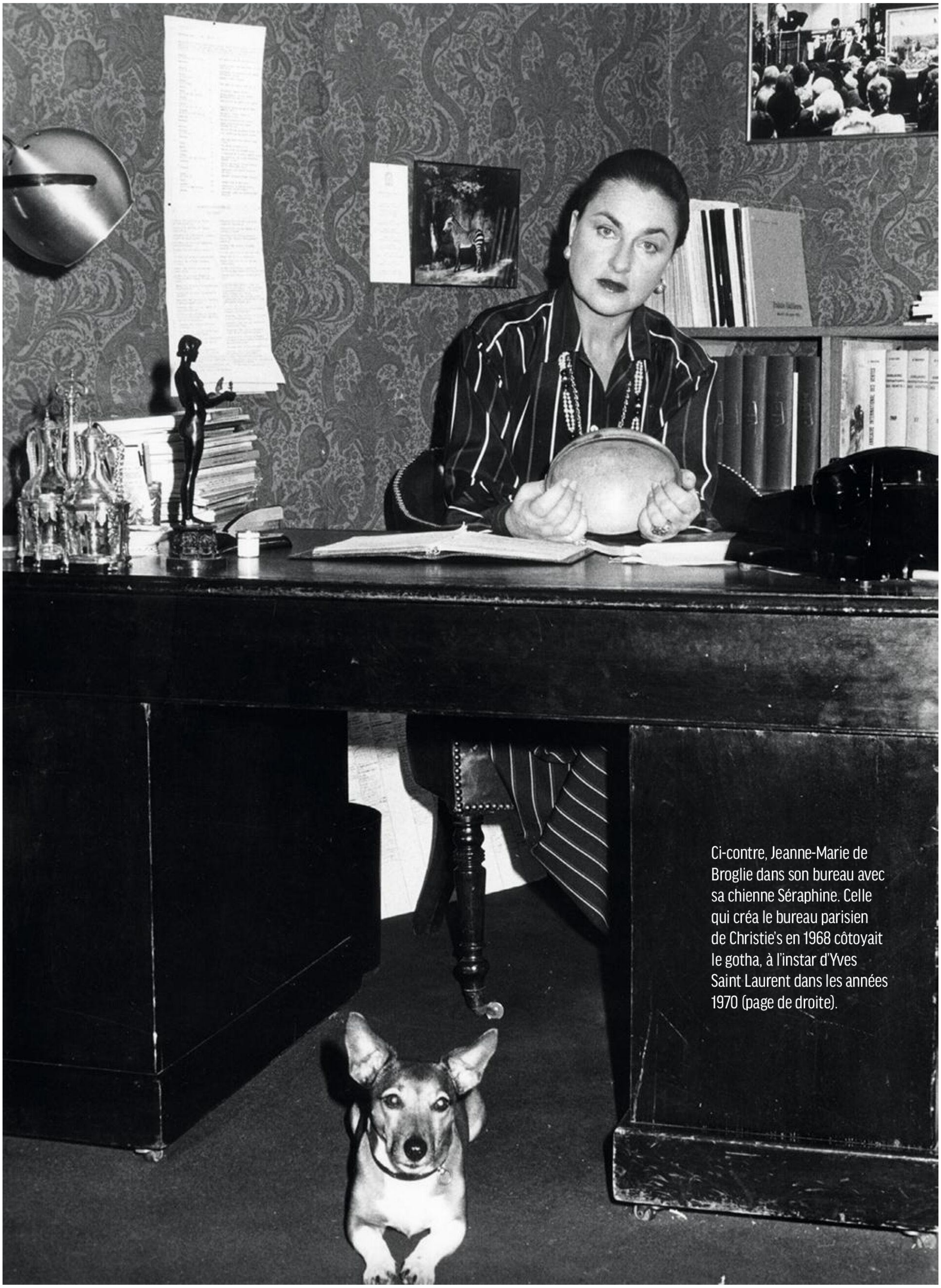
des années 1980. C'est lui qui m'a amené à bien voir les tableaux en en regardant énormément, dans les musées comme en salles des ventes. C'est avec la quantité de choses vues que la mémoire visuelle apprend à distinguer la qualité. »

Méthodique, cet ancien chef d'entreprise qui a dirigé dix ans la faïencerie de Gien avant de rejoindre les équipes d'Artcurial en tant que consultant aime « acheter le mieux possible, parfois auprès de marchands mais beaucoup en salles des ventes, pour connaître ce frisson d'excitation quand le marteau tombe après une dernière enchère ». Son plaisir – une passion, mais pas un vice, souligne-t-il – se double de la fierté de n'acquérir que des tableaux en parfait état de conservation. Maurice Denis, donc, mais aussi Sérusier, Berthe Morisot ou Vuillard, et même un dessin de Bonnard – « si c'était une huile, je n'aurais pas pu l'acheter ! » Mais aussi d'autres signatures moins connues du grand public, mais tout aussi essentielles à ses yeux. Ainsi de ce petit format de Fernand Khnopff, ou d'œuvres de Paul-Elie Ranson, « un artiste très important. Ce qui m'a passionné dans cette période de l'histoire de l'art, c'est qu'en peu de temps, on franchit des caps incroyables. Songez au *Talisman* de Sérusier, qui est conservé au musée d'Orsay : c'est un tableau qui prophétise toute l'évolution de la peinture. » Et maintenant ? Le XX^e siècle – et ses prix astronomiques – s'offre à lui. « Le problème si je veux continuer, c'est que ça coûte de plus en plus cher. » Quant à l'art contemporain, s'il a déjà commencé avec une immense toile de Fabienne Verdier, il lui faudra sans doute encore un peu de temps : « Peut-être… si je vis jusqu'à 120 ans ! »

***COLLECTION LOUIS GRANDCHAMP DES RAUX, LA MODERNITÉ EN PARTAGE*, le 24 octobre à 16 heures, Artcurial, 7, rond-point des Champs-Élysées Marcel-Dassault, Paris (VIII^e).**

© ARTCURIAL (2)





Ci-contre, Jeanne-Marie de Broglie dans son bureau avec sa chienne Séraphine. Celle qui créa le bureau parisien de Christie's en 1968 côtoyait le gotha, à l'instar d'Yves Saint Laurent dans les années 1970 (page de droite).

© CHRISTIES (3), © ADAGP, PARIS, 2026

MAISONS DE VENTES

# DES ESTHÈTES À L'HONNEUR

Toujours dynamique, le marché parisien de la rentrée promet de belles révélations en dispersant des œuvres rassemblées par des personnalités de cet univers mais qui sortent du lot par un tempérament, une trajectoire et surtout un œil. Ainsi de Louis Grandchamp de Raux chez Artcurial (lire p. 76) mais aussi de Jeanne-Marie de Broglie chez Christie's, François Rochas chez Sotheby's, les Canfrère chez Piasa et enfin les Durand-Dessert chez Millon. Sans oublier un bronze signé Camille Claudel et une très belle toile de l'École de Hanoï. PAR **ARTHUR FRYDMAN**

## CHRISTIE'S
## *UNE VIE DE COLLECTION*



Elle fut de ces personnalités qui firent entrer Paris dans le grand marché de l'art international. En 1968, Jeanne-Marie de Broglie ouvre le bureau parisien de Christie's et lui donne, dans une Europe encore convalescente, une impulsion tournée vers l'altérité. Cette vente de plus de 150 lots témoigne d'un goût façonné au contact des artistes eux-mêmes : Dubuffet – rencontré par l'entremise de Daniel Cordier – dont la *Texturologie* paraît dense comme une terre retournée (200 000-300 000 €), ou Claude Lalanne et son lustre *Structure végétale* qui atteste d'une même précocité de regard (200 000-300 000 €). Mais c'est la **table-berceau de Diego Giacometti**, conçue vers 1981 à l'effigie de sa chienne Séraphine, qui condense le mieux cette intimité : meuble et sculpture confondus, elle fixe dans le bronze une fidélité canine. Née dans la lignée des Maillé et des Radziwill, princesse par son mariage avec Guy de Broglie, cette grande esthète laisse aussi des bijoux de famille – broche croix de Malte, parure Boivin – où l'héritage aristocratique dialogue avec une vie tout entière dédiée à l'art.
**Estimation entre 400 000 et 600 000 €.**
**Christie's, à Paris, le 30 septembre.**



# PIASA

## *AU BONHEUR DES GALERIES*

Dans le tout nouvel écrin de la maison, rue de Monceau, Piasa disperse 70 œuvres ayant appartenu à Paul et Jacqueline Canfrère, estimées entre 1,1 et 1,6 million d'euros. Paul Canfrère fut vétérinaire de campagne et collectionneur le dimanche, deux vies qui ne se contredisaient jamais. Dès les années 1970, il arpente les galeries Louis Carré, Ariel, Jean Fournier ou Claude Bernard, rencontre le marchand Mathias Fels, et bâtit avec son épouse Jacqueline une collection née du seul plaisir, loin de toute spéculation. L'ensemble dessine une traversée de l'après-guerre français : la géométrie de Geer van Velde, dont cinq toiles portent la trace d'une amitié réelle avec l'artiste, la matière de Riopelle, le silence de Degottex, l'ironie graphique de Télémaque… Au cœur de cet ensemble, une section entière est consacrée au peintre, dessinateur, graveur et sculpteur yougoslave **Dado**. ***Le Jardinier*** (1962) déploie un univers pointilliste et organique, peuplé de figures fantasmatiques surgies d'un jardin intérieur, l'un des piliers les plus habités de cette vacation. De la figuration narrative à l'abstraction, cette vente restitue l'intelligence d'un regard construit hors des modes, entre passion et fidélité.
**Estimation entre 50 000 et 70 000 €. Piasa, à Paris, le 23 septembre.**



© FABRICE GOUSSET / PIASA © ADAGP, PARIS, 2026, PHILOCALE / DROUOT

# PHILOCALE

## *LE DERNIER BRONZE RETROUVÉ*

Près de deux ans après l'adjudication à 3,1 millions d'euros de l'exemplaire n° 1, deuxième meilleur prix jamais atteint pour une œuvre de **Camille Claudel**, Philocale et le cabinet d'expertise Lacroix-Jeannest annoncent une découverte : l'épreuve n° 5 de ***L'Âge mûr***, disparue depuis ses premières présentations à la galerie d'Eugène Blot en 1907 et 1908. Sur les cinq fontes au sable voulues par le marchand-fondeur, seuls quatre exemplaires ont été localisés à ce jour ; celui-ci refait surface après plus d'un siècle d'oubli. Conçu entre 1892 et 1898, au moment où la sculptrice rompt avec Auguste Rodin, ce chef-d'œuvre incarne toute la matière du temps : un homme happé par la vieillesse, une jeune femme suppliante, tendue vers ce qui s'éloigne. Blot, resté l'un des rares soutiens de l'artiste dans ses années de dénuement, en acquiert les droits et grave chaque bronze d'une patine propre. Provenant d'une collection française constituée dans les années 1990, transmise par descendance en 2012, cette épreuve confirme, à Drouot comme ailleurs, l'ascension continue de la cote de Camille Claudel.

**Estimation entre 1 500 000 et 2 000 000 €.**

**Philocale, à Drouot, le 20 septembre.**

# ARTCURIAL
## *BARDOT PAR VAN DONGEN*

Restée soixante ans dans l'atelier de l'artiste, la toile *B.B. aux yeux d'autruche* réapparaît chez Artcurial en octobre, en écho à Art Basel Paris, clou du spectacle d'une vente de 18 œuvres issues de la succession de Kees van Dongen. Il y a des rencontres qui restent gravées comme un jaune sur une toile. Le 12 septembre 1959, *Paris Match* organise dans l'atelier de la rue de Courcelles une séance où se croisent deux figures du siècle : Van Dongen, ancien fauve devenu portraitiste du Tout-Paris, et Bardot, phénomène mondial depuis *Et Dieu… créa la femme*. De cette pose naît un portrait où le regard frontal et l'économie du trait disent tout : un fond jaune qui vibre comme une mémoire trop longtemps tenue close. Resté invisible depuis, il ressurgit aujourd'hui de la succession de l'artiste au côté de 17 autres œuvres. Sa diffusion en lithographie, puis sa présence à l'affiche du Salon des peintres témoins de leur temps en 1964, avaient déjà consacré son statut d'icône. En organisant cette vente en parallèle d'Art Basel Paris, Artcurial inscrit ce dialogue entre deux légendes du XX$^{e}$ siècle au cœur de la scène artistique internationale.

**Estimation entre 800 000 et 1 200 000 €.**

**Artcurial, à Paris, le 24 octobre.**




© PIASA © ADAGP, PARIS, 2026



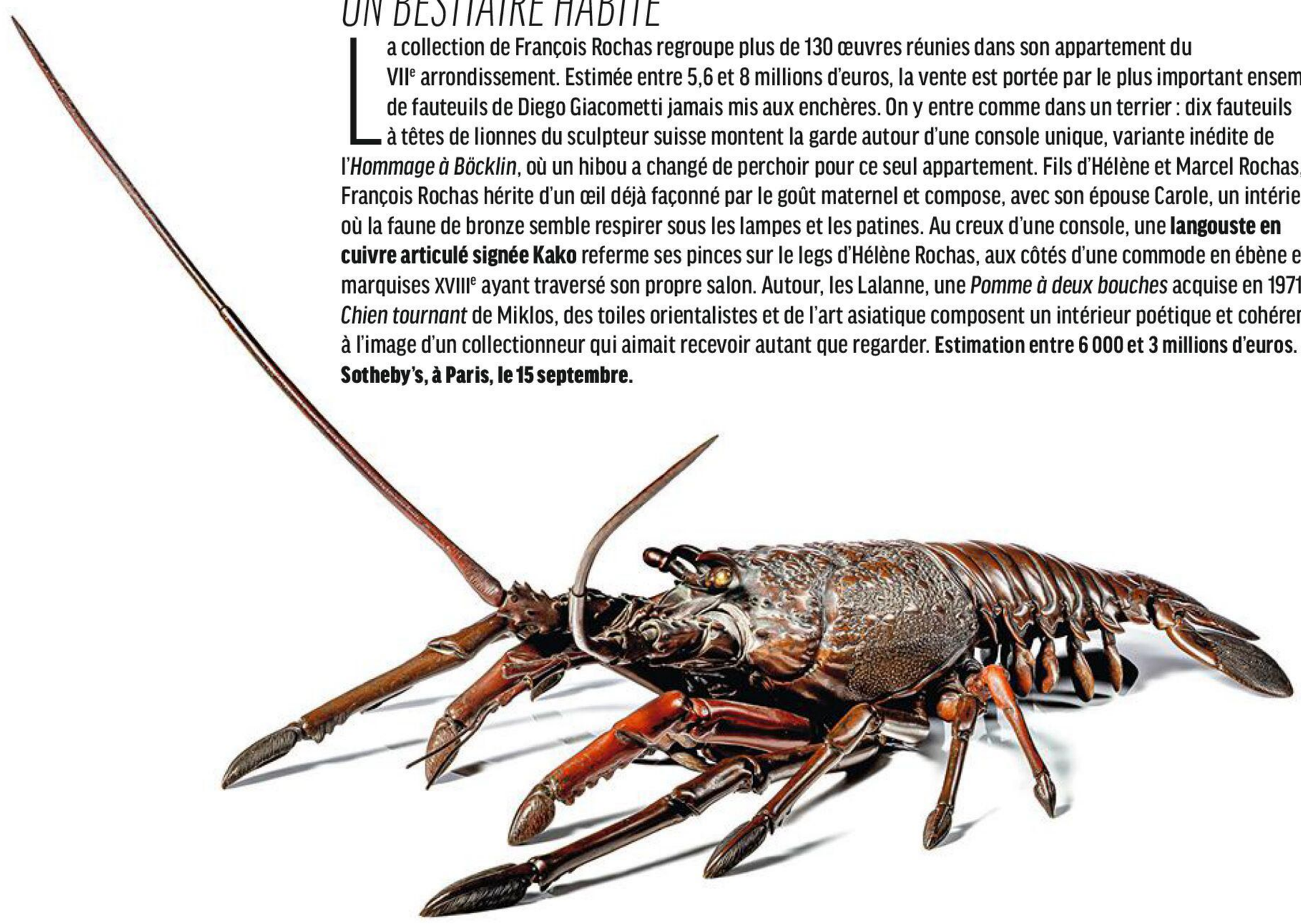
Brigitte Bardot rencontre l'artiste Kees van Dongen le 12 septembre 1959 dans son atelier parisien rue de Courcelles. L'entrevue, organisée par *Paris Match*, est immortalisée par le photographe Izis.

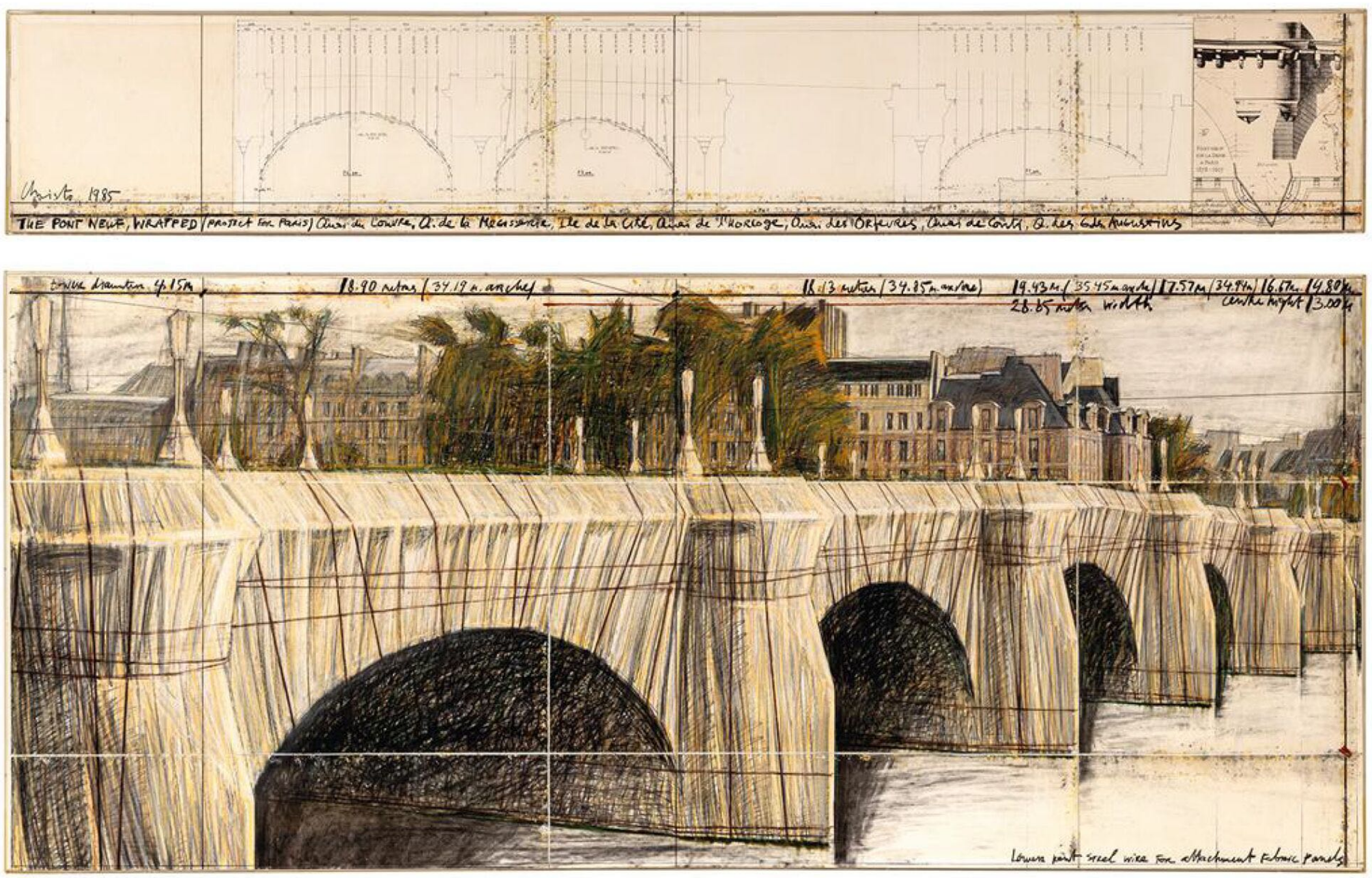
© PIASA © ADAGP, PARIS, 2026, IZIS/PARISMATCH/SCOOP / PIASA, SOTHEBY'S © ADAGP, PARIS, 2026



# SOTHEBY'S
## *UN BESTIAIRE HABITÉ*

La collection de François Rochas regroupe plus de 130 œuvres réunies dans son appartement du VII[e] arrondissement. Estimée entre 5,6 et 8 millions d'euros, la vente est portée par le plus important ensemble de fauteuils de Diego Giacometti jamais mis aux enchères. On y entre comme dans un terrier : dix fauteuils à têtes de lionnes du sculpteur suisse montent la garde autour d'une console unique, variante inédite de l'*Hommage à Böcklin*, où un hibou a changé de perchoir pour ce seul appartement. Fils d'Hélène et Marcel Rochas, François Rochas hérite d'un œil déjà façonné par le goût maternel et compose, avec son épouse Carole, un intérieur où la faune de bronze semble respirer sous les lampes et les patines. Au creux d'une console, une **langouste en cuivre articulé signée Kako** referme ses pinces sur le legs d'Hélène Rochas, aux côtés d'une commode en ébène et de marquises XVIII[e] ayant traversé son propre salon. Autour, les Lalanne, une *Pomme à deux bouches* acquise en 1971, un *Chien tournant* de Miklos, des toiles orientalistes et de l'art asiatique composent un intérieur poétique et cohérent, à l'image d'un collectionneur qui aimait recevoir autant que regarder. **Estimation entre 6 000 et 3 millions d'euros. Sotheby's, à Paris, le 15 septembre.**






## AGUTTES
### *MÉMOIRES DU PONT-NEUF*

Il y a des œuvres qui n'existent que par ce qu'elles cachent. Entre le 22 septembre et le 14 octobre 1985, Christo et Jeanne-Claude enveloppent le Pont-Neuf de 40 000 m² de toile dorée, tendue par treize kilomètres de cordes. Un geste né dès 1976, entièrement financé par le couple, qui transforme le plus vieux pont de Paris en une architecture de tissu et de lumière. Le monument disparaît deux semaines durant, révélant paradoxalement ses volumes, comme une eau qui, en se retirant, laisserait deviner la pierre. De ce projet éphémère ne subsiste que la mémoire : dessins, photographies, témoignages. ***The Pont-Neuf Wrapped, Project for Paris*** (1985), une technique mixte sur carton composée en deux parties, en garde la trace précise : gestation d'un ouvrage qui a divisé l'opinion avant d'entrer dans l'histoire du dialogue entre art et espace public. Issue de la collection Nancy Varenne-Brunot, elle y côtoiera une vingtaine d'œuvres d'Alain Jacquet et Gérard Schlosser. **Estimation entre 200 000 et 400 000 €. Aguttes, à Neuilly-sur-Seine, le 27 octobre.**

## ARTEFACT
### *UNE MATERNITÉ SORTIE DE L'OMBRE*

Découverte par hasard lors d'un inventaire dans le Nord, la peinture ***Maternité sur soie* de Lê Thi Luu**, réapparaît à Lille par Artefact Enchères. Elle n'était répertoriée dans aucune base de données du marché. Il fallut le geste d'une commissaire-priseur pour la faire sortir de son sommeil : accrochée sans être signalée dans un inventaire lillois, l'œuvre, en réalité une soie, attire l'œil de maître Lara Schweitzer, qui la fait décrocher. La propriétaire ignorait tout de sa valeur. Une étiquette au dos révèle sa provenance, la galerie Le Chapelin, l'une des rares à Paris à défendre l'École de Hanoï entre 1948 et 1977, avant que le tableau ne rejoigne une famille du Nord où elle dort plus de vingt-cinq ans. Peinte en 1973, cette *Maternité* montre une mère vêtue d'un *áo dài* jaune safran serrant son enfant, dans une touche fragmentée héritée de Renoir et Bonnard, la période la plus aboutie de l'artiste. Elle est entrée à 15 ans à l'École des beaux-arts d'Indochine dont elle était la seule femme. Le peintre et fondateur de l'école, Victor Tardieu, comparait déjà son style à celui de Cézanne. Ses maternités sur soie forment le sommet de sa cote : des œuvres comparables ont atteint jusqu'à 590 000 euros en vente récente.
**Estimation entre 150 000 et 200 000 €. Artefact, à Lille, le 12 septembre.**



© AGUTTES © ADAGP, PARIS, 2026, ARTEFACT



## MILLON

*DURAND-DESSERT, L'AUTRE AVANT-GARDE*

La maison disperse la collection d'art himalayen de Liliane et Michel Durand-Dessert, galeristes historiques de l'art contemporain d'après-guerre : 160 masques, statues votives et figures rituelles, provenant principalement du Népal. Regarder fut chez eux un acte d'engagement. En 1975, Liliane Dessert et Michel Durand ouvrent rue de Montmorency une galerie modeste par la taille, immense par l'ambition : faire connaître en France Richter, Rückriem… Mais leur œil ne s'arrêtait pas à l'art contemporain, il plongeait aussi vers des formes plus anciennes, des matières travaillées par le temps. Dès 1980, le couple rassemble masques de danse, cavaliers et statues votives du Népal, où la sculpture ne représente pas : elle protège, veille sur l'équilibre du groupe. Pièce majeure de l'ensemble, **le masque de Bhairava**, daté du XVI[e] siècle, incarne la forme terrifiante de Shiva dans la tradition Newar de la vallée de Katmandou. Bois pétrifié par l'érosion, troisième œil, couronne historiée : une divinité de destruction autant que de protection, dense et archaïque. Ce corpus rare, souvent exposé, notamment au musée de Saint-Antoine-l'Abbaye, en Isère, révèle un art longtemps confidentiel, aujourd'hui pleinement reconnu.

**Estimation entre 5 000 et 8 000 €. Millon, à Paris, le 21 septembre.**

© MILLON

# CONTRIBUEZ À LA PRÉSERVATION DU PATRIMOINE RELIGIEUX



© Ismael Martínez Sánchez / AED

Construction de la nouvelle paroisse Saint-Gaspar à Dar es Salaam en Tanzanie.

**Avec l'AED, vous réhabilitez et reconstruisez des édifices religieux partout dans le monde.**

En 2025, grâce à ses donateurs, l'AED a réalisé 791 chantiers de construction sur les 5 continents.

Don rapide et sécurisé

AED
AIDE À L'ÉGLISE EN DÉTRESSE

Aide à l'Église en Détresse • 29 rue du Louvre, 78 750 Mareil-Marly • www.aed-france.org

**Alhambra**
Sautoir

Alhambra célèbre la chance depuis 1968

# Van Cleef & Arpels

Haute Joaillerie, place Vendôme depuis 1906

vancleefarpels.com